

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

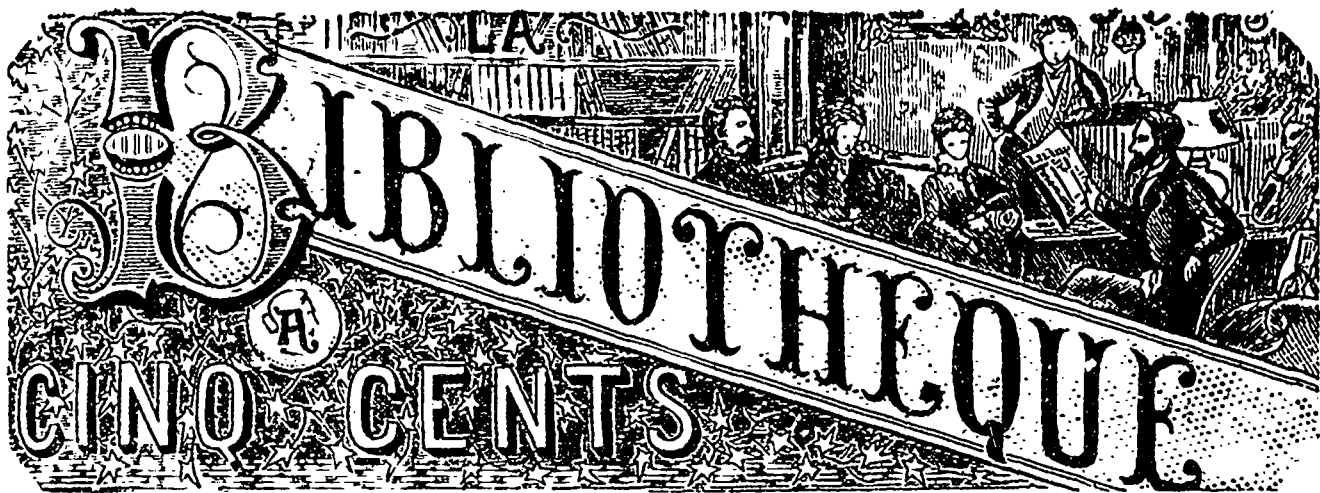
Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Dansoreau, Bolleau & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL. 13 JUILLET 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 14

## RAYON DE SOLEIL

QUATORZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Ma cousine, ma bien-aimée cousine ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant la jeune fille. (P. 322.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

5 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 13 JUILLET 1893.

# RAYON DE SOLEIL

QUATORZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

RAYON DE SOLEIL

Le lendemain matin, Mlle Dubessy s'était réveillée à son heure habituelle et avait aussitôt sonné Julie, qui l'avait aidée à sa toilette. En dépit des cauchemars, Claire avait bien dormi; cependant ses yeux étaient cernés et ses traits fatigués, et il lui restait encore, de ses terribles émotions de la nuit, une assez grande lassitude du corps et des membres.

Julie ne remarqua point que sa maîtresse fût autrement que les autres jours, et cependant Claire avait un peu de fièvre et était intérieurement extrêmement agitée.

Vers dix heures, seule dans son boudoir Pompadour, Mlle Dubessy travaillait à une broderie. Sans s'être annoncé en frappant, ainsi qu'il faisait toujours, M. Darimon parut devant sa pupille. Le vieillard avait la figure décomposée, l'air effaré.

— Claire, s'écria-t-il, savez-vous ce qui se passe ?

— Non, mon cher tuteur, mais apprenez-le moi.

— Ah ! vous ne le devineriez jamais... La famille de Linois a disparu; ils sont partis cette nuit après avoir congédié leurs domestiques et fermé la maison !

— En vérité !

— Et voilà tout ce que vous me dites ? et vous restez d'un calme...

— Croyez-vous donc, mon cher tuteur, répliqua-t-elle tranquillement, que je vais à cause de cela me cogner la tête contre les murs ? Les de Linois ont quitté le pays; eh bien ! qu'y puis-je faire, et que voulez-vous que cela me fasse ?

Après un moment de silence, le vieillard reprit :

— Claire, je sais où M. Lobel a diné et passé la soirée hier soir.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir.

— Chez Mme la comtesse de Blérac, acheva le vieillard.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument sûr.

— Et il est allé à pied à Blérac ?

— Et revendu de même.

— Quand il pouvait prendre le coupé ou la victoria ! Mais qui vous a dit cela ?

— M. le curé, que j'ai vu ce matin; j'arrive du village.

— J'de comprends maintenant que vous sachiez tant de choses.

— Eh bien ! je vais vous dire encore ce que M. Logerot m'a appris.

— Dites, dites !

— Vous savez que j'ai remis depuis six semaines cinq mille francs à M. Lobel.

— Qu'il a donnés à Mme Moranne.

— A Mme Moranne, si vous voulez, mais enfin à son mari qui, grâce à M. Logerot et surtout à notre artiste, a obtenu l'entreprise des travaux de menuiserie du château de Blérac. Or, ce pauvre Moranne n'avait pas les premiers sous pour devenir entrepreneur; c'est avec les cinq mille francs de M. Lobel qu'il a pu acheter les bois qui lui étaient nécessaires, employer des ouvriers et, enfin, marcher. Ce n'est pas tout, Claire.

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— M. Edouard Lobel s'est pris d'une très grande amitié pour les Moranne; on a même dit à ce sujet des choses... absurdes.

— Ah !

— Oui, on a prétendu que l'artiste faisait la cour à Mme Moranne.

— Eh bien ?

— Rien de plus faux ni de plus malveillant. L'amitié de M. Lobel pour les Moranne vient uniquement de ceci : Quand la jeune femme est venue ici poser pour la tête de la Vierge, elle a raconté son histoire à M. Lobel; jugez de la surprise de notre artiste : Louise Moranne, une enfant trouvée, a été élevée à la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine où lui-même avait été recueilli.

Claire se dressa d'un seul mouvement, ayant dans le regard une joie rayonnante; aussitôt, éclatant en sanglots, elle se jeta au cou du vieillard et l'embrassa.

A la même heure, à Poitiers, tout un quartier de la ville était en émoi. Il y avait foule dans la rue, devant l'hôtel des Bons Enfants, tenu par la veuve Ursule Crapelet. Tout ce monde parlait d'un drame que les journaux de Poitiers devait raconter tout au long le lendemain.

Un voyageur de commerce du nom de Gallien s'était fait sauter la cervelle dans la chambre où il était descendu la veille.

Le procureur de la République, le juge d'instruction et un médecin légiste étaient sur les lieux.

Le suicide était dûment constaté; du reste, un papier trouvé sur la table ne laissait aucun doute à ce sujet; il expliquait pourquoi le malheureux désespéré avait mis fin à ses jours; mais il ne fournissait aucun renseignement sur la famille du suicidé, ne disait point où il avait son domicile, ni qu'elle était la maison de commerce qu'il représentait.

On avait trouvé sur lui quatre mille francs en billets de banque et trois cents francs en or dans un porte-monnaie; mais pas un autre papier. Ses papiers, il les avait certainement brûlés avant de se tuer; les cendres étaient dans le foyer de la cheminée.

La maîtresse de l'hôtel, interrogée, n'avait pu donner à la justice que des renseignements extrêmement vagues. Elle ne connaissait ce voyageur que pour être descendu plusieurs fois dans son hôtel, ainsi que le constatait son livre de police.

Cependant, et en attendant que l'on fût mieux renseigné, si on devait l'être, les magistrats délivrèrent le permis d'inhumer.

Resté seul dans la chambre, le baron de Simiane avait réfléchi; il vit que, ainsi que le comte de Rosamont le lui avait dit, tout était fini pour lui, et il comprit qu'il n'avait plus qu'un moyen d'échapper aux travaux forcés à perpétuité, peut-être même à l'échafaud.

Le baron de Simiane avait eu le courage de se châtier lui-même. Il avait vécu en bandit et était mort misérablement. Seuls, les intéressés surent que dans le cimetière de Poitiers sous le nom de Gallien était enterré le baron Raoul de Simiane, dernier descendant d'une illustre maison.

C'était le dimanche matin. Mlle Dubessy avait passé une bonne nuit, car elle n'avait fait qu'un somme. Son sommeil n'avait pas été troublé par d'effrayants cauchemars, comme la nuit précédente, mais agréablement bercé, au contraire, par de délicieux rêves.

Elle était complètement remise de ses émotions, ne ressentait plus aucune fatigue, et son visage frais, reposé, animé, avait repris son expression des meilleurs jours, des jours heureux. Elle était gaie, la joie de l'espoir se reflétait dans la lumière de ses yeux.

—Nouveau changement à vue se disait Julie, en aidant sa maîtresse à s'habiller ; allons, nous ne sommes pas à la fin de nos surprises.

—Julie, demanda négligemment Claire, sais-tu si M. Lebel est sorti ce matin de bonne heure, selon son habitude ?

—Il a quitté son pavillon à peu près à la même heure que dimanche dernier. Il est bien le plus enragé promeneur qui existe.

Mlle Dubessy sourit. Et après un assez long silence, la femme de chambre restant muette :

—Julie, reprit Claire, tu ne me parles pas aujourd'hui de M. Edouard Lebel.

—Et pour cause, mademoiselle : vous m'avez défendu de jamais vous parler de lui.

—C'est vrai, je t'ai fait cette défense ; mais...

—Au surplus, mademoiselle, je n'ai rien à vous dire de M. Lebel, ne pouvant vous répéter que ce que je vous ai déjà dit bon nombre de fois.

Il y eut un nouveau silence. Julie semblait ruminer quelque chose.

—M. Edouard aura bientôt terminé ses travaux, dit Claire avec Mélancolie.

—Et il s'en retournera à Paris... si vous le laissez partir.

—Sincèrement, Julie, crois-tu qu'il m'aime ?

—N'en êtes-vous donc pas mille fois convaincue ?

—Je doute toujours.

—En vérité !

Troisième silence plus long que les précédents.

Ce fut la femme de chambre qui reprit la parole :

—Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous faire ce matin à votre dévouée servante un grand, très grand plaisir ?

—Oui, que désires-tu ?

—Que vous ôtiez cette robe que vous venez de mettre, et que vous me permettiez de vous habiller comme il me plaira.

—Oh ! si ce n'est que cela, fit la jeune fille en riant.

—Alors, voulez bien ?

—Tiens, répondit Claire, dégrafant son corsage, j'enlève cette robe.

—Et je vais vous en apporter une autre.

Julie passa dans le cabinet garde robes et revint bientôt avec une magnifique robe de soie gris-perle, robe de soirée décolletée, sans manches.

Claire regarda la femme de chambre avec ahurissement.

—Je vais vous habiller, dit tranquillement Julie.

—Quoi ! tu veux que je mette cette robe ?

—Oui, mademoiselle ; c'est une idée à moi.

—Alors, une vraie mascarade, fit Claire partant d'un joyeux éclat de rire.

Elle se laissa habiller ainsi que le voulait Julie, qui lui mit au cou le collier de perles et l'obligea à se parer de ses bijoux préférés, et à mettre ses pieds dans des souliers de satin.

—Eh bien ! te voilà contente ? dit Claire.

—Pas encore, mademoiselle.

—Comment, pas encore ?

La femme de chambre jeta un manteau sur les épaules de sa maîtresse.

—Maintenant, mademoiselle, dit-elle, venez.

—Où cela ?

Julie sourit mystérieusement et répondit :

—Au pavillon de M. Lebel.

—Mais tu es folle ! exclama Claire.

—Vous verrez tout à l'heure que j'ai toute ma raison.

—Ainsi, tu veux... Mais c'est d'une indiscretion...

—Venez toujours.

—Tu as donc la clef du pavillon ?

—J'en ai une et même deux, que j'ai trouvées en les cherchant dans une armoire, sur les indications du maître d'hôtel.

Un peu malgré elle, Claire se laissa emmener. Elles pénétrèrent dans le pavillon au moyen d'une des clefs que Julie avait dans sa poche. Elles montèrent l'escalier et se trouvèrent dans la chambre de l'artiste.

Claire regardait le lit, les autres meubles de la chambre, et, plus particulièrement, la table encombré de livres, de papiers divers, dont elle n'osait pas s'approcher.

Elle se tourna brusquement vers Julie, le regard interrogateur.

—Écoutez-moi, mademoiselle, dit la femme de chambre : depuis longtemps j'étais curieuse, oh ! mais très curieuse de savoir à quoi M. Lebel pouvait employer son temps quand il passait des journées entières et de longues soirées enfermées dans son pavillon.— " Il doit écrire ses mémoires, peut-être bien un roman ", me disais-je. Mais je ne savais pas et cela me taquinait. C'était à ce point, mademoiselle, que je passais des nuits sans pouvoir dormir.

Je voulus satisfaire ma curiosité et, il y a six semaines, je demandai la clef du pavillon à Simone, qui est chargée de faire le ménage de M. Lebel. Je vins dans cette chambre ; mais j'y trouvai une déception, c'est-à-dire ni mémoires commencées, ni roman sur le chantier, enfin aucun écrit, rien. Je voulus ouvrir cette porte que voilà, par laquelle on entre dans la plus belle pièce du pavillon, impossible.

Pourquoi donc M. Lebel fermait-il cette porte ? Cela m'intrigua fort et je me dis : — " Il faudra que je voie. "

Je sus par le maître d'hôtel qu'il devait exister de secondes clefs de toutes les portes du pavillon. Je cherchai et, comme je vous l'ai dit, dans une armoire où il y a des centaines de clefs, je trouvai.

Dimanche dernier je m'introduisis dans le pavillon, j'ouvris cette porte et j'ai vu...

—Tu as vu quoi ?

—Ce que vous allez voir à votre tour mademoiselle.

Julie ouvrit la porte et s'écria :

—Entrez, mademoiselle, entrez et regardez !

Claire poussa un grand cri où il y avait autant de surprise que de joie, et aussitôt un sanglot lui monta à la gorge.

—Eh bien ! mademoiselle, dit Julie, êtes-vous assez ressemblante, assez belle ! Et c'est de mémoire que M. Edouard a fait votre portrait, aidé seulement d'une protographie qu'il m'avait demandée et que je lui avais donnée, ne me doutant guère de l'usage qu'il en voulait faire.

—Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu ! murmura Claire, ne pouvant détacher ses yeux de cette peinture, reproduisant si admirablement son visage qu'elle pouvait croire qu'elle se voyait dans un miroir.

Julie avait enlevé le manteau qui couvrait les épaules de sa maîtresse.

—Et ce collier de perles, mademoiselle, reprit-elle, et ces bijoux ne sont-ils pas exactement ceux que vous avez sur vous ?

—Julie, c'est merveilleux !

—Comme peinture, sans doute ; mais que d'amour il y a dans ces coups de pinceaux ! Ah ! mademoiselle, comme vous êtes bien tout entière dans sa pensée et dans son cœur !... Et maintenant, doutez-vous toujours ?

—Ah ! Julie, Julie ! s'écria la jeune fille.

Et elle éclata en sanglots.

Au bout d'un instant, la femme de chambre reprit :

— Il n'y a plus que la robe à faire ; M. Edouard n'a pas osé vous prior de poser devant lui avec cette toilette que vous portez en ce moment et dans laquelle il ne vous a vue qu'une seule fois, le jour anniversaire de votre naissance.

— Et nous ne savions rien, Julie, nous ne nous doutions de rien !

— Ah ! il n'avait garde de se vanter de la chose !

— Julie, souvent, toutes les nuits dans ces derniers temps, le pavillon restait éclairé jusqu'à deux heures et même trois heures du matin, cette pièce surtout ; il travaillait à mon portrait.

La femme de chambre secoua la tête.

— Il y a des mois, répondit-elle, que votre portrait est tel que vous le voyez.

— Pourtant, Julie...

— J'ai aussi remarqué que M. Edouard veillait fort tard, mademoiselle ; eh bien ! je crois qu'il restait en contemplation devant son ouvrage, qu'il s'y oubliait, que peut-être il peurait en regardant votre image, et qu'il lui adressait toutes les paroles qu'il ne se permettait pas de prononcer devant Mlle Claire Dubessy.

La jeune fille soupira et, la tête inclinée, resta songeuse.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, trois coups de cloche se firent entendre.

— C'est une visite que l'on annonce, dit la femme de chambre.

— Mais je n'attends personne ce matin, fit Claire avec un mouvement d'impatience. Et puis, ajouta-t-elle, je ne puis pas recevoir habillée ainsi.

— Mademoiselle veut-elle que j'aille voir...

— Non, rentrons vite au château, le plus pressé est de changer de toilette.

Un quart d'heure après, Mlle Dubessy était prête à recevoir la personne que la cloche avait annoncée, une dame qu'on avait priée de vouloir bien attendre dans le salon.

Envoyée par sa maîtresse pour savoir le nom de la visiteuse, Julie revint et annonça :

— Mme Clavière.

Claire laissa échapper un cri de joyeuse surprise.

Elle s'élança hors de sa chambre, courut au salon et tomba dans les bras de la Dame en noir, en s'écriant :

— Ah ! que je suis heureuse de vous voir !

Elles s'embrassèrent avec effusion.

Puis, s'étant assises à côté l'une de l'autre sur un canapé :

— Vous ne m'attendiez pas, dit Mme Clavière.

— Pas aujourd'hui, c'est vrai ; mais depuis longtemps j'espérais cette bonne visite que vous m'aviez promise.

— Peut-être l'aurais-je retardée encore ; mais j'accours à Grisolles où, paraît-il, ma présence est devenue nécessaire.

— Nécessaire ? répéta Claire.

Puis aussitôt :

— Vous avez vu M. le comte de Rosamont ?

— Non, je n'ai pas vu M. de Rosamont ; mais il m'a écrit, j'ai reçu sa lettre hier, quelques lignes seulement ; une heure après je prenais le chemin de fer et me voici.

Mais que se passe-t-il donc ici, chère enfant ? Ah ! dites-moi tout, ne me cachez rien !

La jeune fille devint très rouge. Et comme elle paraissait embarrassée :

— Est-il vrai que vous aimez Edouard ? demanda la Dame en noir.

— Oui, oui, je l'aime !

— Et il vous aime également ?

— Oui.

Claire prononça ce mot avec un accent qui révélait toute l'allégresse de son âme.

— Cela devait être, fit la Dame en noir avec un doux sourire.

— Ce matin, reprit la jeune fille, je pouvais douter encore, mais, à présent, je ne doute plus.

— Et cependant, si j'en crois ce que M. de Rosamont m'a écrit, vous souffrez, vous étiez malheureux tous deux ?

— Nous avons également souffert.

— Pourquoi ? Parce que vous ne vous êtes point dit que vous vous aimiez, et que, faute de vouloir vous entendre, vous vous êtes mis à douter l'un de l'autre.

— C'est vrai.

— Où en sont les choses, maintenant ?

— Il n'y a rien de changé.

— Édouard ignore toujours que vous êtes sa cousine ?

— Oui.

— Peut-être auriez-vous dû le lui dire.

— Oh ! non, j'aurais eu trop peur...

— De quoi ?

— Qu'il ne me maudit comme il a maudit ma mère.

— Édouard, vous aimant et ayant pu vous apprécier, ne pouvait plus vous comprendre dans ses malédictions.

— Cette crainte m'a constamment retenue.

— Je crois qu'elle était fort exagérée. Voilà donc pourquoi, imposant silence à votre cœur, vous avez gardé le secret de votre amour ?

— Oui, mais j'ai beaucoup fait pour amener Édouard à me faire l'aveu du sien.

— Vous n'avez pas réussi, et vous en avez deviné la cause ; vous avez compris qu'Édouard très fier, ayant toutes les délicatesses du cœur, voyait votre grande fortune se dresser devant lui et le repousser.

Pour une cause vous gardiez le secret de votre amour, pour une autre Édouard enfermait le secret du sien au fond de son âme. Voilà donc où vous en êtes encore aujourd'hui ?

— Hélas ! oui.

— Je suis à Grisolles, chère enfant, et j'espère pouvoir arranger les choses.

Mais dites moi, Claire, vous avez vu souvent le comte de Rosamont ?

— Une seule fois, madame, et il n'est pas venu au château.

— Comment a-t-il pu savoir que vous aimiez Édouard et que vous étiez aimée de lui ?

— Je l'ignore.

— Édouard n'a pu lui faire cette confidence.

— Oh ! certainement, bien que le comte fût digne de sa confiance ; du reste, je ne crois pas qu'Édouard ait vu M. de Rosamont.

— Savez-vous si le comte a fait un long séjour dans ce pays ?

— S'il est parti hier soir, comme c'est probable, il est resté au moins un mois à Poitiers.

— Un mois ! fit la Dame en noir songeuse.

Mais, reprit-elle, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir pourquoi il est venu dans la Vienne ?

— Si, ei, je le sais ! s'exclama la jeune fille.

— Eh bien ! interrogea avidement Mme Clavière.

— M. le comte de Rosamont est venu dans ce pays pour me défendre contre des ennemis que je croyais mes amis, et me tirer sain et sauf d'un guet-apens infâme !

— Claire, mon enfant, que voulez-vous dire ?

— Vous m'avez demandé de ne rien vous cacher, vous saurez tout. Ces ennemis dont je viens de parler étaient aussi les vôtres, ceux de votre fils, ceux de mon amie Henriette et de sa mère.

— Les de Linois ?

— Un nom et un titre volés !

— Oh !

— Sous le nom du comte de Linois se cachait le frère de Mme Beaugrand, le baron de Simiane !

— Est-ce possible ? s'écria la Dame en noir haletante.

— Celle qui se faisait appeler comtesse de Linois n'était autre que l'ancienne femme de chambre de la mère du baron de Simiane et, plus tard, la femme de chambre de Mme de Mégrigny. Cette misérable femme, étant au service de la baronne de Simiane, devint la femme du baron ; un fils naquit ce mariage, c'est ce fils qu'on appelait à Grisolles le vicomte de Linois.

—Mon Dieu ! mais ce que vous m'apprenez là est épouvantable !

—Bien moins, cependant, que ce que je vais tout à l'heure vous raconter.

M. le comte de Rosamont est venu dans ce pays en vengeur, il est venu châtier le baron de Simiane.

—Il l'a tué !

—Non, le baron s'est tué lui-même, et ce matin, à huit heures, il a été enterré au cimetière de Poitiers sous le nom de Gallien, voyageur de commerce. Quant à la fausse comtesse et au faux vicomte de Linois, dès hier matin ils ont disparu.

—Il me semble que je suis en proie à un horrible cauchemar dit Mme Clavière.

—Hélas ! tout cela n'est que trop réel, fit Claire.

Après un silence elle reprit :

—Maintenant vous allez frémir en écoutant le récit que je vais vous faire.

Claire dit comment et pourquoi elle était devenue jalouse, affreusement jalouse d'une jeune femme de Grisolles, très jolie, et de quelle façon la fausse comtesse avait su exploiter son aveugle jalousie pour la conduire à Poitiers, dans un hôtel, où, disait-elle, Edouard Lebel devait rencontrer son amoureux.

La jeune fille poursuivait en racontant à Mme Clavière, très exactement, ce qui s'était passé à l'hôtel des Bons-Enfants.

La Dame en noir était pâle et toute tremblante.

—C'est horrible, horrible ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

—Personne au château ne se doute de l'épouvantable danger que j'ai couru, acheva Mlle Dubessy ; M. le comte de Rosamont m'a ramenée à la porte du parc, et j'ai pu rentrer dans ma chambre comme j'en étais sortie, sans avoir été vue ni entendue.

—Et heureusement guérie de votre fatale jalousie ?

—Guérie, je ne l'étais pas encore. Mais hier matin j'appris par mon tuteur pourquoi M. Lebel avait pris en si grande affection cette jeune femme dont j'étais jalouse. Alors, tout m'étant expliqué, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je venais d'être instantanément guérie de ma jalousie.

—Quelle est donc la raison de l'affection assez singulière d'Edouard pour cette jeune femme ?

—Oh ! c'est bien simple : Louise Moranne, qui est une enfant trouvée, a été élevée dans cette maison que vous avez fondée à Boulogne-sur-Seine.

—Louise. Louise ! je me souviens d'elle ; Mme Moranne est une de mes chères filles ! Ah ! je comprends, maintenant, je comprends !

—Et moi aussi, madame, je comprends.

—Chère enfant, Edouard Lebel est là tout entier dans cette action.

—Oui, et depuis hier, si c'eût été possible, je l'aurais aimé plus encore.

—Enfin, vous ne doutez plus qu'il ne vous aime ; vous me l'avez dit.

—Je ne peux plus en douter.

—Malgré qu'il ne vous ait pas encore parlé de son amour ?

—Malgré cela. Je ne me suis pas présentée immédiatement devant vous, je vous ai fait attendre au moins vingt minutes, ce que je vous prie de me pardonner ; je n'étais pas au château.

—Ah !

—Je commettais le péché d'indiscrétion : j'étais avec Julie, ma femme de chambre, dans le pavillon où habite M. Edouard.

—Dans une de ses lettres, il m'a parlé de son pavillon. Eh bien ?

—Cédant aux instances de Julie qui, sur un doute que j'exprimais, tenait à me convaincre que j'étais aimée, je me laissai conduire dans le pavillon. Dans une pièce qu'Edouard tient fermée et dont il a toujours la clef dans sa poche, mais dont ma femme de chambre ouvrit la porte avec une autre clef, je me trouvai en présence de mon portrait.

—De votre portrait.

—Oui, madame, de mon portrait en pied, grandeur naturelle, fait de mémoire par mon cousin ; de mon portrait, merveilleusement peint et d'une ressemblance on ne peut plus parfaite. Mais vous le verrez.

—J'espère bien qu'Edouard me permettra d'admirer son travail.

—Enfin, madame, c'est ainsi que je viens d'acquérir la certitude que je suis aimée d'Edouard.

Et, ajouta-t-elle, en laissant aller sa tête charmante sur l'épaule de Mme Clavière, après avoir tant souffert de mon amour, qu'une jalousie sans raison me faisait maudire, je serais maintenant complètement heureuse si Edouard oubliait que je suis... la fille d'Antoinette Rondac.

Mme Clavière mit un baiser sur le front de Claire, et de cette voix qui savait si bien pénétrer jusqu'au cœur, elle lui dit :

—Vous êtes un ange de rédemption ; Edouard n'a plus le droit de maudire la mémoire de celle qui vous a mise au monde.

## II

### SURPRISE

Après quelques instants de silence, Mme Clavière reprit la parole :

—Chère enfant, dit-elle, je veux votre bonheur et celui d'Edouard ; ouvrez donc votre cœur à l'espoir ; je ne quitterai pas Grisolles sans qu'il m'ait à son tour parlé à cœur ouvert, sans qu'il ait mis devant moi sa main dans la vôtre.

Où est-il en ce moment ;

—Tous les dimanches il sort de très bonne heure, il fait de longues promenades dans les bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

—A quelle heure rentre-t-il ?

—A une heure assez avancée de la nuit. Il ne déjeune et ne dîne plus avec nous.

—De sorte que je ne pourrai causer avec lui que demain ?

La jeune fille eut un doux sourire.

—J'enverrai un domestique pour le prévenir de votre arrivée au château et vous le verrez aujourd'hui.

—Alors vous savez où on peut le trouver ?

—Oui. Comme les dimanches précédents, il déjeunera chez les époux Moranne.

—En ce cas, mademoiselle Claire, vous ne dérangerez pas un de vos domestiques ; c'est moi qui irai chercher Edouard. Si j'avais prévu cela, je n'aurais pas renvoyé la voiture qui m'a amenée.

—Oh ! il y a des chevaux dans les écuries du château et des voitures sous les remises.

—Alors, chère enfant, veuillez me faire donner une de vos voitures.

—Il est à peine dix heures ; vous ne trouveriez pas Edouard chez M. Moranne où il n'arrive qu'à l'heure du déjeuner, à midi. D'ailleurs je ne souffrirais pas que vous vous rendissiez à Grisolles avant d'avoir vous-même déjeuné. Nous déjeunons ici à midi, mais je vais faire avancer l'heure. Immédiatement après le déjeuner, deux chevaux attelés au landau vous attendront et vous pourrez partir ; vous trouverez encore à table les époux Moranne et leur convive.

—Eh bien ! soit, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Mlle Dubessy se leva et sonna.

La femme de chambre parut aussitôt.

—Julie, lui dit sa maîtresse, nous déjeunerons aujourd'hui à onze heures précises, veuillez prévenir le maître d'hôtel. A midi le landau devra être prêt pour madame et attendra devant le perron.

—Bien, mademoiselle.

—Julie, veuillez dire aussi à M. Darimon que je l'attends ici.

La femme de chambre se retira et quelques instants après M. Darimon entra dans le salon.

La Dame en noir s'était levée pour saluer le vieillard.

— Mon cher tuteur, dit Claire avec un petit sourire mystérieux, je suis heureux de vous présenter Mme Clavière.

Et comme le vieillard un peu interloqué se demandait qui pouvait être cette dame, vêtue d'un costume noir très simple que sa pupille était heureuse de lui présenter, la jeune fille ajouta :

— Mon cher tuteur, Mme Clavière est la meilleure amie de Mme Beaugrand.

— Ah ! très bien, très bien ! fit M. Darimon, en s'inclinant de nouveau devant la Dame en noir.

— Mme Clavière, continua Claire, est la mère de M. André Clavière, sous-préfet d'Avranches, le fiancé de mon ami Henriette de Mégrigny.

— Parfait, parfait ! dit le vieillard.

— Mais ce n'est pas tout, mon cher tuteur : Mme Clavière est la fondatrice de la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine, dont vous me parliez dernièrement, cette maison consacrée aux pauvres petits enfants orphelins et abandonnés.

— Oh ! madame, madame ! prononça M. Darimon visiblement ému.

— Mon cher tuteur, ce n'est pas tout encore, reprit la jeune fille, Mme Clavière a fait de M. Edouard Lebel son enfant d'adoption, le frère de son fils ; après avoir veillé sur son enfance comme une véritable mère, c'est Mme Clavière qui l'a fait instruire, et ce qu'il est aujourd'hui, c'est à Mme Clavière qu'il le doit.

Mais j'ai plus encore à vous apprendre, mon cher tuteur : la mère de M. Edouard Lebel s'appelait Marceline Rondac.

M. Darimon se redressa brusquement.

— Que dites-vous ? Ai-je bien entendu ? s'écria-t-il.

— Oui, mon cher tuteur, la mère d'Edouard Lebel était la sœur aînée de la mienne ; Edouard est mon cousin germain.

Le vieillard resta un instant comme frappé de stupeur ; puis avec des larmes dans la voix :

— Est-ce qu'il sait cela, lui ?

— Il l'ignore encore.

— Et c'est Mme Clavière qui vient de vous faire cette révélation.

— C'est Mme Clavière, en effet, qui m'a appris qu'Edouard Lebel était mon cousin ; mais elle me l'a appris lorsqu'elle est venue ici, secrètement, quelques jours avant l'arrivée d'Edouard à Grisolles.

— Comment ! Claire, vous saviez cela et vous me l'avez caché !

— C'était un secret que je devais garder. Enfin, ce fut après nous être entendues, M. Clavière et moi, que je fis venir mon cousin à Grisolles.

— Bon, bon, ma chère pupille, je crois comprendre.

Se tournant vers la Dame en noir, M. Darimon reprit :

— Et madame Clavière, bien sûr, avait deviné ce qui allait arriver : la cousine aimant son cousin, et le cousin aimant sa cousine ?

— J'avoue volontiers, monsieur Darimon, que je l'espérais, répondit Mme Clavière.

— Eh bien ! oui, madame, ils s'aiment, ils s'adorent, mais ne se regardent pas, ne se parlent pas, ils se fuient. De sorte que ils souffrent tous deux, quand il leur serait si facile d'être heureux ; et moi je suis là, entre eux, sans pouvoir rien faire pour leur bonheur.

— Consolés-vous, monsieur Darimon, ce que vous n'avez pu faire, je le ferai.

— Oh ! oui, n'est-ce pas ? Car il est grand temps que cela finisse ; depuis six mois on ne vit plus en ce beau château de Grisolles, nous y sommes tous comme dans un enfer.

On s'assit et la conversation continua jusqu'au moment où le maître d'hôtel vint dire :

— Mademoiselle est servie.

\* \*

Chez le menuisier, on s'était mis à table à midi un quart ; l'abbé Logerot, invité à déjeuner, s'était fait un peu attendre. Il avait eu à recevoir, après sa messe, plusieurs personnes au presbytère.

Edouard était peut-être encore plus soucieux et plus sombre que d'ordinaire ; c'était à peine s'il répondait par un mouvement de tête ou par un oui et non au vieux curé, qui faisait presque seul tous les frais de la conversation.

Elle était fort agréable, la causerie du prêtre, car dès qu'il se trouvait, comme à ce moment, dans un milieu où il se plaisait, il devenait un très charmant causeur.

Malgré cela, l'artiste écoutait distraitement ; on devinait que sa pensée était ailleurs.

Il avait à côté de lui le petit Armand, et pour qu'on remarquât moins qu'il était distrait, il avait l'air de s'occuper beaucoup du garçonnet.

Mais Louise, qui l'observait, voyait qu'il s'intéressait médiocrement à ce que disait M. Logerot ; elle se demandait, ainsi qu'elle se l'était déjà demandé souvent, quelle pouvait être la douleur secrète que le jeune homme avait au cœur. Et en se livrant à ses réflexions, elle aussi se sentait envahir par la tristesse.

Le curé parlait du départ de la famille de Linois, départ si précipité, si inattendu qu'il ressemblait à une fuite, et il rapportait quelques-uns des commentaires auxquels avait donné lieu cet étrange et inexplicable événement.

Les uns prétendaient que le comte de Linois était un grand criminel forcé de se cacher pour se soustraire aux recherches de la police ; d'autres disaient que c'était un espion au service de la Triple Alliance.

En réalité, on ne savait rien, on ne devinait rien, car nul ne pouvait soupçonner le drame qui s'était passé à Poitiers, à l'hôtel des Bons-Enfants.

Tout à coup, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison.

Edouard se dressa comme par un ressort.

Lui et le curé avaient aussitôt reconnu le cocher, les chevaux et le landau de Mlle Dubessy.

Était-ce donc la jeune châtelaine qui venait chez le menuisier ?

Edouard avait pâli et son cœur battait à se briser.

Mais il se remit promptement de sa violente émotion en voyant descendre du landau une dame voilée, qui n'était pas Mlle Dubessy.

Mme Moranne s'était élançée vers la porte, l'avait ouverte, puis s'était effacée pour laisser entrer la visiteuse.

Le curé et le menuisier s'étaient levés aussi. Seul, le petit Armand restait sur sa chaise, la main pleine de cerises, regardant avec de grands yeux étonnés.

Mme Clavière entra en relevant son voile.

— La Dame en noir ! s'écria Louise.

Et elle s'inclina avec un profond respect.

Edouard poussa un cri de surprise et de joie et se jeta au cou de Mme Clavière, en prononçant d'une voix presque éteinte :

— Oh ! ma mère, mère !

Ils s'embrassèrent.

Puis Mme Clavière se tourna vers Mme Moranne et lui dit :

— Mais venez donc aussi m'embrasser, Louise ; vous êtes toujours une de mes chères filles.

La jeune femme se précipita en pleurant de joie dans les bras que lui ouvrait la protectrice des enfants abandonnés.

Ensuite Mme Clavière tendit en même temps ses mains au menuisier et au curé.

Elle dit au premier :

— Monsieur Moranne, aimez toujours votre femme et l'un par l'autre vous serez heureux.

S'adressant à M. Logerot :

— Monsieur le curé de Grisolles, dit-elle, je sais ce que vous avez fait déjà pour M. et Mme Moranne ; je vous remercie ; soyez toujours leur protecteur et leur ami.



Très ému, le curé répondit.

— Madame, quand tout à l'heure Mme Moranne vous a parlé la Dame en noir, j'ai su que j'avais l'honneur de saluer une personne dont le cœur s'est largement ouvert à la charité ; j'incline encore et, avec le plus profond respect, mes cheveux blancs devant la femme admirable et aimée du Seigneur qui a fondé la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine.

— Vous savez cela, monsieur le curé ? Mais par qui l'avez-vous appris ?

— Un jour, parlant à Mlle Dubessy de Louise Moranne et de la lettre que j'avais reçue de la supérieure de la maison maternelle, me recommandant Mme Moranne et son mari, je lui demandai si elle savait par qui cet asile consacré à l'enfance avait été créé.

— Oui, me répondit-elle, cette œuvre de bienfaisance est due à une dame jeune encore, qui consacre sa vie à faire le bien ; mais je ne vous dirai pas son nom, car elle ne veut être connue que sous celui de la Dame en noir.

— Ainsi, ma mère, dit Edouard avec un accent indéfinissable, c'est vous, c'est vous !

— Ne l'avais-tu donc pas deviné ?

Par un mouvement irrésistible et comme s'ils se fussent compris d'un regard, Edouard et Louise s'agenouillèrent devant la protectrice des enfants abandonnés.

— Que faites-vous ? s'écria Mme Clavière, plus émue qu'elle ne le laissait voir ; ah ! relevez-vous bien vite.

Et elle leur tendit ses mains pour les aider à se remettre debout.

A cet instant, le petit Armand, dont on ne s'occupait plus, vint apporter la note gaie à cette scène touchante.

Il était descendu de sa chaise, regardant toujours ce qui se passait sous ses yeux et cherchant à comprendre.

Il s'approcha de la Dame en noir et joignant les mains, avec des grosses larmes :

— Madame, dit-il, maman Lise et mon bon ami Edouard n'ont pas été méchants, il ne faut pas les gronder ; elle m'aime bien, maman Lise, et il m'aime bien aussi, mon bon ami Edouard ; ils sont gentils, madame.

— Ah ! et toi aussi tu es un gentil et bel enfant ! s'écria Mme Clavière en enlevant le gamin à pleins bras pour couvrir de baisers ses joues fraîches et roses.

Mme Moranne avait avancé des sièges. Tout le monde s'assit.

Louise aurait bien voulu que la Dame en noir prit quelque chose chez elle, ne fût-ce qu'un peu de café.

— Pas aujourd'hui, ma chère Louise, répondit Mme Clavière ; j'ai déjeuné au château et n'ai absolument besoin de rien.

Edouard demanda des nouvelles d'André et de la famille Beugrand.

Le jeune homme aurait bien voulu savoir tout de suite pourquoi sa mère adoptive était venue à Grisolles sans l'avoir prévenu ; mais il n'osa pas l'interroger à ce sujet.

Mme Clavière causa quelques instants avec le menuisier et Louise, puis avec le vieux curé.

Le temps passait vite. Plus d'une demi-heure s'était écoulée depuis que Mme Clavière était dans la maison.

Elle se leva et dit à l'artiste :

— Edouard, nous allons prendre congé de M. le curé et de M. et de Mme Moranne.

Le jeune homme prit aussitôt son chapeau et sa canne.

La Dame en noir embrassa affectueusement Louise et le petit Armand, puis tendit la main au menuisier et à M. Legerot.

Elle remonta dans le landau, et quand Edouard se fut placé à côté d'elle, les chevaux partirent comme un trait

— Mon cher enfant, dit Mme Clavière à Edouard, qui avait l'air inquiet, je suis venue à Grisolles pour te voir et causer avec toi. Tes lettres, tes dernières lettres surtout, nous ont donné beaucoup à penser à André et à moi ; elles étaient d'un laconisme singulier, et dans certaines phrases on devinait de la souffrance.

Eh bien ! mon ami, j'ai pensé que ce que tu n'écrivais pas, tu le dirais de vive voix à moi, ta mère, et je suis venue.

— Mais ma bien-aimée protectrice, je n'ai rien à vous dire.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

— Je suis très contrarié de ne pas m'être trouvé chez moi à votre arrivée, et d'avoir ainsi obligé Mlle Dubessy à vous recevoir.

— Mlle Dubessy m'a fait le plus charmant accueil ; elle a été enchantée de me revoir, car nous nous étions vus déjà.

— Vous vous connaissiez ?

— Oui. Tu es surpris, mais je t'expliquerai cela.

— Vous savez, ma mère, que je demeure dans un pavillon, séparé du château.

— Oui, et si je comprends bien ta pensée, tu désires me recevoir chez toi ?

— Nous serons plus libres pour causer.

— Eh bien ! mon ami tu vas me faire les honneurs de ton pavillon.

Quelques instants après, la voiture entra dans la cour du château.

Claire, à une fenêtre, vit Edouard sauter à bas du landau, puis présenter sa main à Mme Clavière pour l'aider à descendre, elle vit ensuite Mme Clavière prendre le bras du jeune homme, qui se dirigea aussitôt vers le pavillon.

— Maintenant, se dit la jeune fille, attendons.

Et un doux sourire effleura ses lèvres.

### III

#### BONNES PAROLES

Après avoir promené avec intérêts ses regards autour de la chambre d'Edouard, Mme Clavière s'était assise.

Le jeune homme attendait, silencieux ; il était pâle, et son inquiétude augmentait.

Enfin, Mme Clavière prit la parole.

— Mlle Claire Dubessy est une bien charmante jeune fille, dit-elle.

— Oui, charmante.

— Ce n'est pas sans raison et par flatterie qu'on l'appelle la fée du château.

— Elle est aussi bonne qu'elle est belle.

— Je sais qu'elle fait beaucoup de bien en ce pays et qu'elle a des qualités qu'on trouve rarement aussi nombreuses chez une jeune fille.

— Les qualités du cœur et de l'esprit, ma mère, Mlle Dubessy les possède toutes.

— Je suis charmée de t'entendre parler ainsi de cette adorable jeune fille pour laquelle j'éprouve une très vive sympathie.

— Elle a le don de se faire aimer.

— Pour cela, il suffit seulement de la voir et de l'entendre. Dans les premiers mois de ton séjour à Grisolles, tu ne manquais jamais de nous parler dans tes lettres de Mlle Claire Dubessy, et c'était avec un enthousiasme... Mais, tout à coup, tu as cessé de nous parler d'elle, à André et à moi. Pourquoi ? T'aurais-t-elle donné quelque sujet de te plaindre ?

— Jamais ! Mlle Dubessy a toujours été pour moi on ne peut plus gracieuse et aimable.

— Alors, pourquoi ne nous parlais-tu plus d'elle ?

— Mais, balbutia Edouard visiblement embarrassé, je n'avais plus rien à vous en dire.

— Ah ! vraiment ? Eh bien ! veux-tu savoir ce que nous avons pensé, André et moi ?

— Ce que vous avez pensé ?

— Oui, nous nous sommes dit que ce silence voulu que tu gardais au sujet de Mlle Dubessy indiquait qu'elle occupait constamment ta pensée.

— Ma mère !

— Il est depuis longtemps démontré que lorsque l'on affecte de ne pas s'occuper d'une personne, c'est qu'on y pense sans cesse.



Le jeune homme eut un imperceptible tressaillement et resta silencieux.

—Eouard, reprit Mme Clavière, tu ignores probablement que Mlle Claire Dubessy et Henriette de Mégrigny sont deux amies intimes.

—Je ne savais pas cela !

—Oh ! il y a bien d'autres choses encore que tu ne sais pas et que nous avons cru devoir te laisser ignorer. Mlle Claire et Mlle Henriette ont été élevées dans le même pensionnat. C'est là qu'elles se sont connues et aimées comme deux sœurs. André connaît Mlle Dubessy, il l'a vue au château de Bresle.

—Je tombe de surprise en surprise. Est-ce aussi au château de Bresle que vous avez vu Mlle Dubessy la première fois ?

—Non, ce n'est pas au château de Bresle, mais ici même, au château de Grisolles où je viens aujourd'hui pour la deuxième fois.

Edouard regarda sa bienfaitrice avec un étonnement profond.

—Mon ami, reprit Mme Clavière, je te dirai tout à l'heure pourquoi je suis venue à Grisolles la première fois, mais il faut d'abord que tu me répondes franchement.

Le jeune homme devina la question qui allait lui être posée.

Brusquement il se dressa debout et, d'une voix altérée :

—Ma mère, je vous en prie, ne m'interrogez pas ! s'écria-t-il.

—Soit ; mais ouvre cette porte, dit en souriant Mme Clavière.

—Ouvrir cette porte ! fit Edouard avec effarement, mais pourquoi ?

—Il y a dans cette pièce une peinture, un portrait que je désire voir et qui me dispensera de t'interroger, car il répondra pour toi.

—Quoi ! ma mère, vous savez...

—Je sais que secrètement, de mémoire, tu as fait le portrait de Mlle Dubessy.

—Qui donc est entré dans cette pièce ?

—Qui ? Mlle Claire Dubessy et sa femme de chambre.

Edouard retomba lourdement sur son siège, laissant échapper une plainte sourde.

—Je voulais le détruire, ce portrait prononça-t-il amèrement, j'aurais bien fait.

—Pourquoi cela, si ce n'est pas une œuvre indigne de ton talent, une peinture mauvais !

—Ah ! ma mère, si vous saviez !

—Mais je sais, je sais que tu aimes Mlle Dubessy.

—Oui, je l'aime, je l'aime autant qu'une jeune fille comme elle mérite d'être aimée ! Elle est mon culte, mon idole, mon adoration !

—Et sans te douter peut-être que tu la faisais horriblement souffrir, car elle t'aime aussi, elle, autant que tu puisses l'aimer, tu as voulu lui cacher le secret de ton cœur ; mais ce secret, elle l'a depuis longtemps deviné.

—Voilà le malheur ! exclama-t-il.

—Edouard, explique-toi.

—Je ne peux pas être le mari de Mlle Dubessy !

...Parce que tu es pauvre et qu'elle a une immense fortune ?

—Oui, oui.

—Mais s'il lui est agréable de partager sa fortune avec toi, si elle y met son bonheur et sa gloire ?

L'artiste secoua dououreusement la tête.

—Je préfère ma pauvreté à la fortune acquise ainsi, dit-il d'une voix lente et grave.

—Toujours ta trop grande fierté !

—Mais ma fierté, ma mère, répliqua-t-il en se redressant, ma fierté et mon honneur sont les seuls biens que je possède, je ne veux pas les perdre !

—Ton honneur ne court aucun danger, mon ami, répondit Mme Clavière, souriante ; restent ta fierté et tes scrupules sur lesquels nous pouvons discuter. Je te dirai tout d'abord que tu n'avais pas plus le droit, autrefois, de te condamner à mourir de faim par fierté, que tu n'as le droit aujourd'hui de te retrancher derrière ta fierté et tes scrupules pour condam-

ner Mlle Dubessy et toi-même à la souffrance, à une vie sans espoir.

Mais si la fée du château, la providence des malheureux était menacée de mourir de son amour, aurais-tu donc le courage de lui dire : — Vous allez mourir parce que vous m'aimez ; je pourrais vous sauver, mais mes scrupules et ma fierté ne me le permettent pas, mourez ! "

Edouard courba la tête.

Mme Clavière lui prit la main et lui dit doucement :

—Edouard, tu t'éloignes de Mlle Dubessy ; il est évident que tu cherches par tous les moyens à la détacher de toi, ce qui est impossible. Elle t'aime, tu es l'époux que son cœur a choisi et elle n'en aura pas un autre. Elle me l'a nettement déclaré ; si tu la repoussais, elle abandonnerait sa fortune, le monde, tout, pour aller s'enfermer dans un cloître.

—Oh ! fit le jeune homme en proie à une agitation violente.

—Mais cela ne sera pas, continua Mme Clavière avec animation, Claire Dubessy aura tout le bonheur, toutes les joies qui lui sont dues, elle ne verra pas l'avenir se fermer devant elle. De même qu'elle a des sourires pour ceux qui souffrent, le ciel a des sourires pour elle !

Edouard, j'ai quitté André et suis venue à Grisolles pour faire cesser cette gêne qui existe entre toi et Mlle Dubessy, pour détruire vos inquiétudes à tous deux et combler l'abîme qui vous sépare et que vous vous êtes plu à creuser vous-mêmes.

—Ainsi Mlle Dubessy vous a écrit ?

—Non, j'ai été prévenue par une autre personne.

Il y eut un instant de silence.

—Edouard, reprit la Dame en noir, je t'ai raconté l'histoire de ta pauvre mère.

—Ah ! je n'en ai rien oublié !

—Je t'ai dit que tous tes parents du côté maternel étaient morts, excepté une fille née de la sœur de ta mère.

—Oui, vous m'avez dit cela !

—Je t'ai appris que ta cousine, héritière des biens de Robert Teissier, ton grand-oncle, possédait une très belle fortune.

—Vous m'avez dit cela aussi, je m'en souviens.

—Non seulement tu ne m'as pas demandé où était ta cousine et ce qu'elle faisait, mais tu n'as pas même voulu connaître son nom.

—C'est vrai. Mais à présent, comme à cette époque, cela m'importe peu.

—Cela, mon ami, pouvait t'être indifférent lorsque je t'ai raconté l'histoire de Marceline Rondac, mais aujourd'hui il ne peut plus en être de même.

Le jeune homme s'agita sur son siège et regardant fixement Mme Clavière :

—Ma mère, répondit-il d'une voix frémissante, pensez-vous donc que je serais disposé à revendiquer ma part de l'héritage de ces gens qui ont été les bourreaux de ma mère, de ces parents indignes que j'ai reniés et que je renie encore ? Jamais ! Jamais !

—Mais si on te l'offrait, si on te l'apportait, cette part de l'héritage ?

—Je la refuserais !

—Voyons la raison ?

—Je ne veux rien qui me vienne de ces gens qui ont laissé ma mère mourir de faim ! Est-ce que j'oserais seulement toucher du bout des doigts à leur argent maudit ?

—Edouard, ces gens sont morts, paix à leur tombe ! Depuis qu'ils ne sont plus, leur argent a passé en des mains qui l'ont purifié ; ce n'est plus de l'argent maudit.

—Mais c'est l'éloge de ma cousine que vous me faites ; elle ne ressemble donc pas à sa mère ?

—Non, car elle a toutes les bontés. Ta cousine, Edouard, chaste et pure comme les anges, généreuse et bienfaitrice, est estimée et aimée de tous ceux qui la connaissent. Elle est jeune et belle comme Mlle Claire Dubessy et a comme elle un grand cœur.

Elle connaît la navrante histoire de la pauvre Marceline,

elle sait que tu existes et elle voudrait elle voudrait pleurer dans tes bras, sur ton cœur en te demandant de pardonner à sa mère !

Le jeune homme se dressa d'un seul mouvement, éperdu, rayonnant.

— Ma mère, ma mère ! s'écria-t-il, je vous ai comprise.

Et joignant les mains :

— Claire Dubessy, Claire est ma cousine !

— Oui, mon ami, Claire Dubessy est ta cousine. Et maintenant, si tu crois que la fée du château a racheté le crime de sa mère, tu pardonneras ; et si tu crois que la fortune de Robert Toissier n'est plus, dans les mains de ta cousine, un héritage maudit, tu ne refuseras pas d'en accepter le partage.

Edouard tira vivement une clef de sa poche, ouvrit la porte de la vaste pièce qu'il avait transformée en atelier, puis montra la peinture à la Dame en noir, qui s'était levée et approchée :

— Regardez, ma mère, dit-il, regardez et voyez si c'est bien Claire Dubessy, la fée du château ?

Mme Clavière était en extase devant le portrait.

L'artiste reprit avec feu :

— J'ai peint sa belle et adorable tête avec l'amour passionné de l'art. Elle était si bien dans mon cœur et ma pensée que je m'imaginai avoir là, sous les yeux, ses traits adorés.

Dites moi, ma mère, dites-moi si je n'ai pas réussi à donner à cette figure l'expression de la physionomie de ma cousine et son charme divin !

— Oh ! oui, mon ami, c'est elle, c'est bien elle !

— Ma mère, comment ne pardonnerais-je pas, quand ma cousine est l'ange de miséricorde et de pardon ?

— Bien, mon fils, bien, mon cher enfant ! Ah ! viens, viens dans mes bras !

Pendant un instant ils restèrent enlacés, s'embrassant avec effusion.

Tous deux versaient de douces larmes.

Ils rentrèrent dans la chambre à coucher et, s'étant assis, Edouard reprit la parole.

— Ma chère bienfaitrice, dit-il, ce n'est point le hasard qui a voulu que je vinsse à Grisolles.

— Non, c'est la Providence.

— La Providence qui, pour la circonstance, s'est incarnée en vous.

— Oui, si tu veux.

— Chère mère, puis-je vous demander ce qui s'est passé, alors ?

— Nous n'avons plus à te le cacher, j'y vais te le dire.

Tu étais tombé dans un profond découragement, tu te mettais au travail, mais mollement ; tu n'étais pas suffisamment armé pour la lutte, car tu n'avais plus la foi, et nous tremblions, ton frère et moi, qu'une nouvelle déception ne te terrassât pour toujours.

J'aurais pu te venir largement en aide, te donner autant d'argent que tu m'en aurais demandé, — tu sais à présent que je suis immensément riche, — mais il fallait compter avec ton indomptable fierté, et nous étions désolés, André et moi, de ne pouvoir rien faire pour toi.

Pendant je cherchais le moyen de te sauver quand même et malgré toi, lorsque Mlle Dubessy vint passer quelques jours au château de Bresle, auprès de son amie Henriette. André la vit et me parla d'elle, me faisant son éloge.

D'après les renseignements que je m'étais fait donner au sujet de ta famille, je savais, depuis plusieurs années déjà, que tu n'avais plus qu'une parente, Mlle Claire Dubessy, ta cousine germaine, laquelle avait hérité de tous les biens de la famille ; mais, alors, j'ignorais encore que Claire et Henriette eussent été élevées dans le même pensionnat et qu'elles fussent unies par les liens d'une solide amitié.

Le moyen de te sauver du découragement et de te rendre tout entier à ton art était trouvé. Toutefois, je n'étais pas encore bien sûre que mon plan réussirait, puisque tout dépendait de l'accueil que Mlle Dubessy ferait à mes propositions.

N'ignorant pas qu'il y avait au château de Grisolles de très belles peintures ayant besoin d'être restaurées, ce qui entraînait dans ce que j'avais combiné, je me rendis auprès de Mlle Dubessy, qui me sauta au cou en apprenant que j'étais l'amie de M. et de Mme Beaugrand et la mère d'André Clavière. S'était de bonne augure pour le succès de ma démarche.

Je racontai à Mlle Dubessy l'histoire de ta malheureuse mère, dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle s'indigna, pleura, sanglota, la chère enfant, j'eus toute les peines du monde à la consoler.

Je lui avais dit comment Marceline avait été trouvée à la porte de la Maison maternelle, étendue sans connaissance et tenant son enfant dans ses bras, mais j'avais évité à dessein de lui parler de toi.

— Et l'enfant, s'écria-t-elle tout à coup, a-t-il vécu ?

— Oui, répondis-je.

— Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Que fait-il ?

Alors, Edouard, je lui parlai de toi et ne lui cachai rien.

Elle versa de nouvelles larmes. Elle le voulait partir immédiatement, aller te trouver, te ramener à Grisolles, te rendre une fortune dont l'on t'avait dépossédé par un acte inique de spoliation. C'était à elle de réparer, autant qu'elle le pouvait, tout le mal que sa mère avait fait. Elle était comme folle.

— Mon cousin sait-il que j'existe ? me demanda-t-elle.

— Il le sait, lui répondis-je, mais il ignore que sa cousine habite le château de Grisolles et qu'elle se nomme Claire Dubessy.

— Et cette épouvantable histoire que vous venez de me raconter, la connaît-il ?

— Oui. Et quand je lui ai appris les malheurs de sa mère, il a maudit ceux qui l'avaient jeté en pâture à la misère et plongé dans le désespoir.

— Je le comprends ; mais qu'a-t-il dit de moi, qui suis innocente ?

— Que vous ne pouviez être que la digne fille de votre mère, que vous étiez et resteriez pour lui une étrangère ; il vous a enveloppées dans sa malédiction, et c'est pour cela qu'il n'a même pas voulu savoir votre nom.

— Ai-je donc vraiment dit cela ? demanda le jeune homme comme effrayé.

— Oui, et je l'ai répété avec intention à Mlle Dubessy.

Edouard baissa la tête.

— C'est ainsi que j'ai pu lui faire comprendre, poursuivit Mme Clavière, qu'elle devait renoncer à l'espoir de te faire accepter une part quelconque de sa fortune et que je la décidai à se joindre à moi pour mettre à exécution le plan que j'avais conçu et qui consistait — tu le devines — à te faire venir à Grisolles pour restaurer les peintures.

— C'était un véritable complot.

— Dont on a su garder le secret. Mlle Claire étant mon alliée, la chose devait réussir comme je le désirais et ainsi que je l'avais prévu. Il n'y avait à craindre qu'une indiscretion te faisant découvrir que Mlle Dubessy était ta cousine ; aussi, des précautions furent-elles prises à ce sujet.

— Oh ! Et je ne me suis douté de rien !

— Si tu avais, et seulement un doute, mon ami, peut-être n'aurais-je pas obtenu l'heureux résultat que j'attendais.

C'était un double but que je voulais atteindre ; d'abord, te rendre le courage et la confiance en toi-même ; ensuite, te faire connaître ta cousine et te mettre à même d'apprécier ses exquisités. Pouvais-je trouver mieux pour vous rapprocher ?

Que te dirai-je, mon cher Edouard ? j'espérais ce qui est arrivé ; oui, je m'étais dit : " Ils s'aimeront ! Et Claire Dubessy, épousant Edouard Lebel, rendra ainsi à son cousin la moitié de cet héritage dont on l'a dépouillé. "

A présent, mon ami, entre toi et Claire la situation est nette et ne peut plus avoir rien de pénible. Tu n'es plus retenu, arrêté par cette fortune qui se dressait devant toi tout comme un obstacle infranchissable, et Claire n'aura plus cette horrible crainte de se voir repoussée par toi parce qu'elle est la fille d'Antoinette Rondac.

Elle, pour une cause, toi, pour une autre, vous voyiez un abîme entre vous. Il n'existe plus. Mais, existait-il réellement, cet abîme? Non. Vous vous aimez et vous aimerez d'autant plus que vous avez beaucoup souffert l'un par l'autre.

Mais, ce n'est pas toi, Edouard qui a le plus souffert, c'est Claire. Ah! la pauvre enfant, que de larmes elle a versées! que de cris de douleur elle a étouffés dans sa poitrine!

Caractère impétueux aux élans généreux, nature franche et expansive, ce fut pour elle un martyre d'être obligée de se contraindre sans cesse, de dissimuler ses sentiments, de cacher ses pensées.

Que de fois elle fut sur le point de te crier. "Edouard, vous êtes mon cousin, et vous m'aimez, je l'ai deviné, je vous aime aussi et je veux être votre femme!"

Mais le spectre de sa mère, maudite par toi, lui apparaissait, et elle refoulait au fond de son cœur les paroles qui montraient à ses lèvres.

Il y eut un silence après lequel Mme Clavière reprit.

—Edouard, je n'ai plus rien à te dire, qu'as-tu à me répondre?

Le jeune homme se leva grave, solennel, mais ayant sur les lèvres un sourire indéfinissable.

—Ma chère bienfaitrice, dit-il, venez, conduisez-moi devant Mlle Claire Dubessy.

La Dame en noir répondit simplement.

—Allons!

Et ils sortirent du pavillon.

#### IV

##### BON VOYAGE, MESSIEURS

Mademoiselle vous attend, dit la femme de chambre à Mme Clavière, elle m'a donné l'ordre de vous faire entrer dans le boudoir Pompadour.

La Dame en noir et Edouard suivirent Julie, qui ouvrit devant eux la porte du petit salon.

Mme Clavière entra la première. Claire avait bondi sur ses jambes et, anxieuse, interrogeait du regard.

—Je vous le ramène, dit Mme Clavière.

A son tour, Edouard pénétra dans le boudoir.

—Ma cousine, ma bien-aimée cousine! s'écria-t-il en tombant à genoux devant la jeune fille.

—Edouard, cher Edouard, prononça Claire d'une voix tremblante d'émotion, pourquoi vous mettre à mes genoux? C'est à moi à m'agenouiller devant vous pour vous prier de pardonner à ma mère les tortures de la vôtre.

—Claire, oublie et je pardonne, comme me l'ordonnerait ma pauvre mère martyre, si elle était là.

Mais, laissez-moi vous dire et vous répéter à genoux que je vous aime, que je vous adore, que la force qui est en moi me vient de vous, que vous êtes mon inspiration, ma pensée, ma croyance, la lumière de mon âme!

Ah! désormais, rien ne peut plus nous séparer, nous désunir! Claire, ma Claire adorée, devant ma chère bienfaitrice je fais le serment de consacrer ma vie entière à votre bonheur.

Enfin, il se releva.

Alors, Claire lui fit un collier de ses bras et s'écria.

—Ah! Edouard, je suis bien heureuse!

Et, sous les yeux maternels de la Dame en noir, ils se donnèrent le premier baiser d'amour.

Claire avoua ingénument qu'elle avait été jalouse de Louise Moranno; mais elle ne dit point à Edouard jusqu'où elle avait été entraînée par sa fatale jalousie, c'était un récit qu'elle se réservait de faire plus tard à son mari.

Elle parla du portrait et raconta comment Julie, voulant lui prouver qu'elle était ardemment aimée, l'avait pour ainsi dire forcée à pénétrer le secret de la chambre fermée du pavillon.

—Maintenant, dit l'artiste, je vais pouvoir l'achever.

—Non, fit-elle, plus tard.

—Mais quand?

—Après notre mariage.

—Après notre mariage, répéta-t-il; pourquoi?

Elle eut un adorable sourire.

—Je veux le voir inachevé jusqu'à cette époque, répondit-elle, il me semble que tel qu'il est à présent, il me parlera mieux de votre amour.

M. Darimon et Julie, au courant de la situation, n'avaient pas de peine à deviner ce qui se passait dans le boudoir Pompadour.

—Eh bien! monsieur Darimon, demanda la jeune femme de chambre au vieux tuteur, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

Le vieillard sourit, ouvrit sa tabatière et prit une pincée de tabac que son nez, aux narines gourmandes, respira avec délices.

—De tout cela, Julie, répondit-il gravement, je pense que mon mandat de tuteur va m'être retiré.

—Comment cela?

—Une jeune fille, n'aurait-elle que quinze ans, est émaillée par le mariage.

—C'est vrai tout de même, monsieur Darimon; mais vous ne songez pas à nous quitter, je suppose?

—Non, certes, car à mon âge il est extrêmement pénible de changer ses habitudes. Mais Mlle Dubessy, devenue Mme Edouard Lebel, pourra me donner mon congé et m'envoyer planter des choux dans mon jardin de Bergerac.

Julie se mit à rire, montrant ses superbes dents blanches.

—Tenez, monsieur Darimon, fit-elle, vous ne pensez pas un traître mot de ce que vous venez de dire. Vous savez bien que mademoiselle n'est pas une ingrâte et que pour rien au monde elle ne voudrait se séparer de l'excellent homme qui, pendant plus de douze ans, lui a servi de père. Allez, si grande que soit la place que M. Edouard Lebel a prise dans son cœur, il y en aura toujours une large pour vous.

—Je le crois, Julie, répondit le vieillard dont les yeux se tarent mouillés de larmes.

—Est-ce que M. Lebel, un artiste, s'entend aux affaires? D'ailleurs il aura assez à faire d'aimer sa femme et de peindre chaque année un ou deux beaux tableaux.

Il vous dira — "Monsieur Darimon, Claire est toujours votre pupille et je vous demande de vouloir bien être aussi mon tuteur."

—Julie, ma chère, vous arrangez les choses à votre manière.

—Vous verrez qu'il en sera ainsi que je le dis. En attendant, monsieur Darimon, c'est vous qui conduirez mademoiselle à l'autel, Dieu, comme vous allez être fier ce jour-là! allez vous vous redresser!

—Julie, Julie, ma fille, taisez-vous, vous me faites pleurer!

—Pleurez maintenant, monsieur Darimon, nous rirons ce soir, oh! oui, nous rirons bien.

—Julie, pourquoi rirons-nous?

—Est-ce que mademoiselle ne vous a pas dit encore?

—Qu'a-t-elle donc à me dire?

—Que vous auriez à faire un discours.

—Un discours?

—Oh! très simple et très court. Vous aurez à annoncer ce soir à la société le prochain mariage de Mlle Claire Dubessy, votre pupille, avec M. Edouard Lebel. Oh! là, là, monsieur Darimon, qu'ils vont faire les prétendants! Joignez-m'en tords d'avance.

Et Julie partit d'un joyeux éclat de rire qui, en se prolongeant, l'obligea à se serrer les flancs.

A ce moment on entendit le bruit d'une voiture roulant sur les pavés de la cour.

Voilà le défilé qui commence, fit la femme de chambre.

Au coup de cloche, elle se précipita pour se trouver prête à annoncer le ou les arrivants.

C'était la comtesse de Blérac qui, un peu soulagée de ses douleurs, venait rendre visite à Mlle Dubessy. Mais elle ne devait pas rester à dîner à cause de la fraîcheur de la nuit.

Elle fut introduite dans le boudoir Pompadour, étant une des rares privilégiées que la jeune châtelaine recevait dans une complète intimité.

Claire lui présenta la mère adoptive d'Edouard.

— Je ne suis qu'à moitié surprise, dit la comtesse, car avant de quitter Poitiers, mon ami le comte de Rosemont m'a annoncé que Mme Clavière ne tarderait pas à venir à Grisolles.

Enfin, continua-t-elle, le gros nuage s'est dissipé ; Mme Clavière, la grande bienfaitrice, s'est placée entre vous et a uni vos mains ; mes chers amis, je vous félicite, Dieu vous avait créés l'un pour l'autre ; croyez bien que je partage votre joie, votre bonheur. Et, maintenant, je vais me soigner et redevenir valide, afin de pouvoir assister gaiement à votre mariage.

Mlle Dubessy et Mme Clavière durent se rendre dans le salon de réception. Mais, avant, Claire avait pris le temps de causer avec son tuteur.

Edouard, qui ne voulait se présenter à la société qu'à l'heure du dîner, emmena M. Darimon faire avec lui une promenade dans le parc.

Quinze personnes arrivèrent successivement. C'était, moins les de Linois, toute la cour de la châtelaine. Aucun des prétendants ne manquait. M. Gustave Trumelet, M. Jules Marcillac, M. Hector Bertillon et les autres de la deuxième catégorie étaient là pimpants, rayonnants, plus que jamais pleins d'espoir.

On n'avait plus à compter avec le joli vicomte Alfred ; Augusto de Lancelin ne pouvait plus rester dans le rang après l'enlèvement de sa sœur. Deux rivaux dont on était débarassé, deux hommes à la mer.

L'avocat Trumelet croyait avoir pour lui maintenant toutes les chances.

L'ingénieur des ponts et chaussées, Jules Marcillac, qui avait plus que jamais sa personne en très haute estime, était convaincu de son succès.

Hector Bertillon se flattait bien aussi de l'emporter sur ses rivaux. Selon lui, les millions de monsieur son père devaient faire pencher la balance de son côté.

Les autres, ayant également très bonne opinion de leur personne, partageaient les douces illusions des premiers.

Jamais Mlle Dubessy n'avait été pareillement accablée de compliments qu'elle recevrait à bout portant avec son calme habituel. C'était à qui lui adresserait le plus galant madrigal.

Ils ne s'apercevaient pas, ces messieurs, que la châtelaine était depuis longtemps blasée sur leurs flatteries qui, si spirituelles qu'elles fussent, n'étaient plus que de fades banalités.

Les choses trop souvent répétées perdent toute saveur.

Comme bien on pense, les de Linois furent mis sur la sellette et l'on tira sur eux plus que de raison. Dame, il fallait defrayer et animer la conversation, et le sujet avait de l'ampleur. Avait-on jamais trouvé à Grisolles, à Poitiers et même dans tout le Poitou une aussi riche occasion de potiner ?

Mlle Dubessy restait silencieuse. C'était le mieux qu'elle pût faire, n'ayant rien à dire.

On était venu au château avec l'espoir d'apprendre bien des choses, et Mlle Dubessy ne savait rien. Ce fut une déception.

M. Darimon et Edouard firent leur entrée dans le salon juste au moment où le maître d'hôtel, paraissant à une autre porte, prononçait les paroles d'usage :

Mademoiselle est servie.

On s'empressa autour du vieux tuteur. Mais l'accueil fait à l'artiste fut glacial comme toujours.

C'est à peine si messieurs les prétendants daignèrent lui tendre la main.

On n'avait point remarqué que, à l'apparition d'Edouard Lebel, le visage de la jeune châtelaine s'était épanoui comme une fleur sous un rayon de soleil.

Le dîner fut ce qu'étaient habituellement les dîners au château de Grisolles : service parfait, mets succulents, vins exquis.

On était fort gai lorsque l'on passa dans une autre pièce où étaient servis les cafés et les liqueurs.

Alors, au grand ébahissement des convives, Mlle Claire

Dabessy prit le bras de Mme Clavière et se retira après avoir salué ces dames et ces messieurs par de gracieux mouvements de tête.

Un instant auparavant, Edouard Lebel avait disparu.

— Mais Mlle Claire va revenir, disait-on ; il n'est encore que neuf heures, on va chanter.

— Je crois bien que Mlle Dubessy nous ménagera quelque surprise, dit M. Vaugusson.

— Quelle surprise ? s'écrièrent les assistants.

On se regardait, cherchant à deviner quelque chose.

On questionnait M. Darimon qui paraissait réfléchir et se contentait de hocher la tête, en plongeant ses doigts dans sa tabatière.

Enfin le tuteur se leva, grave et solennel.

Il se fit aussitôt un profond silence.

Qu'allait-il faire ?

Il était embarrassé, le vieillard et sur les lèvres de MM. Bertillon et de M. Marcillac s'ébauchait un sourire moqueur.

Mais M. Darimon prit la parole et eut vite raison des soupçons équivoques.

— Mesdames et messieurs, dit-il, les dejeuners et les dîners de Mlle Claire Dubessy sont momentanément suspendus. Mlle Dubessy recevra le jeudi dans l'après-midi les personnes qui voudront bien lui rendre visite ; mais il n'y aura plus de réceptions ni de soirées au château avant le mariage de Mlle Dubessy.

Mouvement parmi les auditeurs.

— Mesdames et messieurs, continua M. Darimon, j'ai l'honneur de vous faire part de mariage de Mlle Claire Dubessy, ma pupille, avec M. Edouard Lebel, artiste-peintre.

Etonnement, stupéfaction des uns, consternation des autres.

— Mesdames et messieurs, reprit M. Darimon, je puis vous le dire aujourd'hui, puisque ce ne doit plus être un secret pour personne, M. Edouard Lebel est le cousin germain de Mlle Claire Dubessy.

Tranquillement, le vieillard se rassit, ouvrit sa tabatière et emplit son nez de tabac avec une sorte de volupté.

Il était content d'avoir trouvé dans sa tête ce qu'il venait de dire.

Par exemple, ceux qui ne l'étaient pas, contents, c'étaient les prétendants évincés et leurs amis.

Leur mine était curieuse à étudier ; c'étaient des têtes à peindre, un groupe à saisir par le crayon humoristique d'un Gavarni.

Tels visages étaient blêmes, tels autres très rouges ; mais sur tous on lisait le dépit, la colère.

La femme de chambre de Mlle Dubessy avait dit : — Nous rirons ce soir ! — oui, mais ils ne riaient plus et n'avaient plus envie de rire ceux que la riche héritière congédiait.

— Eh bien ! je ne vois pas ce que nous avons encore à faire ici, dit M. Bertillon à son fils, allons-nous-en.

Ces paroles, qui exprimaient le désappointement du père de M. Hector, furent le signal de la retraite.

En même temps que M. Bertillon et son fils, Jules Marcillac partit, puis ce fut le tour des Trumelet, oncle et neveu ; les autres suivirent, et il ne resta plus auprès de M. Darimon que M. Vaugusson, Mme Guichard et sa fille.

Ils ne voulaient pas s'en retourner à Poitiers sans avoir adressé leurs félicitations à Mlle Dubessy, qui mettait enfin un terme à la chasse aux millions.

Prévenue par Julie, la jeune fille ne tarda pas à reparaitre devant ses amis qui, loin de lui en vouloir de la décision qu'elle venait de prendre, s'empressèrent de l'approuver.

On la félicita au sujet de son prochain mariage et avec un tel élan de cœur qu'elle ne pouvait mettre en doute la sincérité de l'affection qu'on lui témoignait.

D'ailleurs Mme Guichard et sa fille l'avaient embrassée avec la plus vive tendresse.

Enfin Claire dut leur raconter sommairement l'histoire d'Edouard Lebel et comment elle avait fait venir le jeune artiste à Grisolles, sachant qu'il était son cousin germain.

## V

## LA NUIT AUX LETTRES

Presque tout de suite après le dîner, Edouard Lebel avait pris congé de sa cousine et était rentré dans son pavillon.

Il avait plusieurs lettres à écrire, entre autres une très longue à André.

La Dame en noir était restée quelques instants encore auprès de Claire, puis avait été conduite par Julie dans la chambre qu'on lui avait préparée et où, sur sa demande, on avait apporté tout ce qu'il fallait pour écrire.

Mme Clavière avait aussi des lettres à écrire et ne voulait pas attendre au lendemain pour le faire.

Elle avait hâte d'apprendre à Mme Beaugrand la mort du baron de Simiane et de faire savoir à son fils qu'elle était arrivée au château de Grisolles sans se ressentir de la fatigue du voyage, et que les choses s'étaient passées ainsi qu'elle l'avait espéré.

Il semblait que personne n'eût besoin de dormir au château de Grisolles. Tout le monde veillait, et la Dame en noir et Edouard Lebel n'étaient pas seuls à écrire des lettres.

Après le départ des dames Guichard et de M. Vaugusson, Claire était rentrée dans son appartement et, tout de suite, s'était mise à écrire une longue lettre à son amie Henriette de Mégrigny.

M. Darimon écrivait au notaire de Mlle Dubessy, et lui annonçait que le mariage de sa pupille était enfin une chose décidée.

Julie, qui avait de la joie plein le cœur et qui aurait voulu faire partager son contentement au monde entier, Julie écrivait à sa mère pour lui annoncer le prochain mariage de sa chère maîtresse.

Cependant, en même temps qu'Edouard terminait sa lettre à André, Claire achevait la sienne à Henriette.

Mlle Dubessy s'approcha de la fenêtre par laquelle elle avait regardé si souvent, l'ouvrit et dirigea son regard vers le pavillon dont toutes les fenêtres étaient éclairées.

— Cher Edouard, que fait-il ? se demanda-t-elle. Il écrit sans doute à son ami André, à son frère, comme moi je viens d'écrire à ma chère Henriette.

A cet instant, la silhouette d'Edouard se dessina derrière les rideaux d'une fenêtre du pavillon. Presque aussitôt cette fenêtre s'ouvrit et le jeune homme s'appuya au balcon, livrant sa tête nue aux caresses d'une brise tiède et embaumée.

Alors Claire fit remonter les lames de la jalousie et apparut aux yeux de son fiancé.

Il la salua par un mouvement de tête. Puis tous deux, sur le bout des doigts, s'envoyèrent des baisers.

Au bout de quelques instants la fenêtre du château se ferma et bientôt après celle du pavillon.

Minuit sonna. Les lumières s'éteignirent.

Une bonne nuit allait succéder à une belle et heureuse journée.

Dans un rêve, Claire vit le ciel s'ouvrir et en descendre des anges vêtus d'azur. Ils s'approchèrent d'elle et l'un d'eux lui dit, en lui présentant une urne d'or :

— Ce sont tes larmes que nous avons recueillies, nous te les rapportons changées en perles.

## VI

## JOIE TROUBLÉE

Un mois s'est écoulé depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Nos personnages se trouvent réunis au château de Bresle à l'occasion du mariage d'André Clavière et de Mlle Henriette de Mégrigny ; Claire Dubessy, Edouard Lebel, M. Darimon, rajeuni de vingt ans.

Doivent arriver le lendemain Charlotte Pinguet et son mari et Julie Verrier, celle qu'on appelait autrefois la Chiffonno.

On vient de déjeuner. On prend le café. La conversation est très animée. On est gai, la joie rayonne sur les visages.

Le mariage civil a été célébré le matin même. Le surlendemain, un samedi, la bénédiction nuptiale doit être donnée aux jeunes époux en l'église du village.

De nombreuses invitations ont été faites ; il y aura deux jours de grande fête au château de Bresle.

Henriette de Mégrigny a pour demoiselle d'honneur Claire Dubessy et Edouard Lebel est le garçon d'honneur d'André Clavière.

Les témoins de la mariée sont le préfet et le président du conseil général du Loiret ; ceux du marié sont le ministre de l'intérieur et le préfet de la Manche.

On dit dans le pays que l'ancien sous-préfet de Pithiviers doit s'estimer très heureux d'épouser Mlle Henriette de Mégrigny qui lui apporte une dot de près de deux millions.

On ignore que, comparativement à l'immense fortune d'André et de sa mère, Mlle de Mégrigny est pauvre.

Quelques amis seulement savent cela.

André et Henriette étaient mariés sous le régime de la communauté. Pour eux, à quoi bon un contrat de mariage ?

Ne devrait-il pas en être toujours ainsi ?

Mais il y a et il y aura toujours des mariages de raison, de convenances, des mariages d'argent. Dans ces sortes d'unions l'amour réciproque des époux est un sentiment négligeable.

Dans bien des cas, d'ailleurs, le contrat de mariage vient garantir les biens de la femme contre les désordres du mari, son incapacité, contre le non-réussite d'une affaire industrielle ou commerciale.

Les quatre témoins se retirèrent et la conversation un instant interrompue fut reprise avec un nouvel entrain.

Seule, la Dame en noir restait silencieuse. Elle était songeuse.

Son fils, qui l'observait, s'approcha d'elle et lui demanda tout bas :

— Est-ce que tu es souffrante ?

— Non, mon ami, répondit-elle.

— Soit, mais tu es préoccupée. A quoi penses-tu ?

— Oh ! à bien des choses.

— Au passé, toujours.

— Oui, André ; mais plus encore à ton avenir.

— J'espère bien que tu n'y vois pas un seul nuage.

— Si j'en voyais un, un sourire de ta chère Henriette le ferait disparaître.

— Merci, chère mère, dit Henriette qui avait entendu.

Et elle embrassa Mme Clavière avec la plus vive tendresse.

Elle pensait à l'avenir de ses enfants, la Dame en noir, et aussi au passé, à son passé à elle, plus qu'elle ne le disait à André.

Et en se reportant par la pensée vers les heures douloureuses de sa jeunesse, elle pensait au père de son fils, André Clavière.

Mme Beaugrand se leva, prit la lettre, jeta les yeux sur l'enveloppe et aussitôt :

— Ma chère Marie, dit-elle, tendant le pli à Mme Clavière, cette lettre est pour vous.

— Ah ! fit la Dame en noir.

La suscription, d'une grosse écriture incorrecte, révélait une main peu habituée à tenir la plume.

— Cette lettre vient de Paris, se dit la mère d'André, mais l'écriture m'est inconnue.

Elle déchira l'enveloppe, ouvrit le pli et lut :

“ Madame,

“ J'ai l'honneur de vous adresser ces quelques mots malgré la défense de M. le comte.

“ Mon cher maître est malade, bien malade ; hélas ! peut-être n'a-t-il que quelques heures à vivre.

— Il était déjà atteint du mal dont il va mourir lorsque nous étions à Poitiers. Aussitôt notre retour à Paris il s'est alité avec une forte fièvre, et n'a pas voulu recevoir personne. C'est même contre sa volonté que j'ai fait venir son médecin.

— Il y a eu peu de mieux pendant quelques jours ; mais de puis le mal a empiré et nous n'avons plus d'espoir.

— M. le comte est perdu !

— Il a de longues heures de délire. C'est alors qu'il parle de vous sans cesse, madame, de M. André, votre fils, et de Mlle Henriette de Mégrigny.

— C'est par lui, dans son délire, que j'ai su que vous étiez au château de Bresle.

— Hier, dans un moment où il était calme et avait toute sa connaissance, je lui ai demandé s'il ne désirait pas que je vous écrive.

— Non, non, Pierre, me dit-il, ne fais pas cela, je te le défends !

— Et il a ajouté :

— C'est aujourd'hui mercredi, c'est demain jeudi que son fils se marie. Que rien ne trouble leur joie. "

— Je désobéis à M. le comte, madame, mais, puisque c'est vous et M. André Clavière qui occupez constamment sa pensée, qu'il appelle à son chevet, je crois qu'il est de mon devoir de vous prévenir que la fin de M. le comte est proche.

— Nous sommes tous ici dans la désolation ; hélas ! nous allons perdre le meilleur des maîtres.

— Veuillez agréer, madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très obéissant et très humble serviteur.

— PIERRE LIREUX,

*valet de chambre de M. le comte de Rosamont.*

Dès les premières lignes, la Dame en noir était devenue affreusement pâle et toute tremblante, et quand elle arriva à la fin, les larmes jaillirent de ses yeux.

Dans le salon, le silence était maintenant profond.

La gaieté de tout à l'heure avait disparu.

On était visiblement inquiet, effrayé même.

— Chère mère, qu'as-tu ? Qu'est-ce donc que cette lettre ? s'écria André.

Mme Clavière regarda son fils avec une expression indéfinissable :

Puis lui tendant la lettre :

— Tiens, André, lis, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Tous les regards allaient de Mme Clavière à son fils,

On vit les yeux du sous-préfet se mouiller de larmes, et il y eut quelques instants de cruelle anxiété.

— Ah ! ma mère, ma mère ! prononça le jeune homme après avoir lu.

Mme André arrêta sur André son regard d'une fixité étrange.

Aussitôt il s'écria :

— Il faut que j'aie exprimé ma reconnaissance au sauveur de Claire avant qu'il meure. Je pars pour Paris !

Alors la Dame en noir se dressa debout, ayant dans le regard un rayonnement divin.

— C'est bien, André, dit-elle simplement, c'est bien !

Et s'adressant à l'assistance qui attendait silencieuse :

— Mes chers amis, dit-elle tristement, M. le comte de Rosamont va mourir !

Elle prit son fils dans ses bras et lui mit sur le front un long baiser.

M. Beaugrand saisit la main du jeune homme.

— Comme ta mère, André, prononça-t-il gravement, je te dis : c'est bien !

Henriette se précipita au cou de son mari en pleurant à chaudes larmes.

— André, quand reviendrez-vous ? demanda-t-elle.

— Le plus vite possible, ma bien-aimée, répondit-il ; mais si je dois passer la nuit à Paris, je serai de retour demain matin avant midi.

— Oui, n'est ce pas, cher André ?

M. Beaugrand sonna.

Au domestique qui parut, il dit :

— Qu'on attelle immédiatement un cheval à la victoria.

Le train allait passer dans une demi-heure. André avait tout le temps nécessaire pour se rendre à la gare.

Cinq minutes après on vint annoncer que la voiture était prête.

André s'arracha des bras de sa mère et de sa jeune femme et partit.

On était douloureusement impressionné. M. de Rosamont était devenu l'ami de tous nos personnages. A un degré différent, chacun lui devait de la reconnaissance. Mlle Claire Dubessy, particulièrement, se souviendrait éternellement du grand péril dont il l'avait sauvée.

C'était un deuil qui tombait en pleine fête et allait étendre son crêpe sur toutes les réjouissances.

— Eh bien ! on ne dansera pas, dit Henriette qui, toujours en larmes, avait la tête appuyée sur l'épaule de la Dame en noir.

Celle-ci remercia la charmante enfant en lui serrant la main.

— Malheureusement, dit M. Beaugrand, nous ne pourrions pas faire connaître à nos invités de quelle nature sont les services que nous a rendus le comte de Rosamont, et ils comprendront difficilement que nous soyons dans la tristesse parce que le comte est dans un état désespéré.

— S'il n'est pas mort, murmura Mme Clavière.

— Non, s'écria Mlle Dubessy, il ne mourra pas ! Un homme comme M. le comte de Rosamont ne peut pas mourir, il doit vivre !

Mme Clavière hocha la tête.

— La lettre que j'ai reçue est de son valet de chambre, fit-elle ; ce serviteur, très attaché à son maître, me dit que tout espoir est perdu, que M. de Rosamont n'a peut-être plus que quelques heures à vivre.

— Il aimait beaucoup la comtesse sa femme, reprit M. Beaugrand ; Mme la comtesse de Rosamont était une femme d'un grand cœur et de hautes vertus. Elle est morte il y a quelques mois. Le comte en éprouva un violent chagrin, et il a été depuis toujours en déclinant.

Cela, était exact ; mais M. Beaugrand ne voulait pas dire qu'une grande douleur avait atteint mortellement M. de Rosamont.

Cela, Mme Clavière le pensait, et la tête inclinée sur son sein elle se disait ;

— Il s'était senti frappé au cœur et avait le pressentiment de sa mort. Il m'a dit ; Repoussé par vous, n'ayant plus rien à espérer de la vie, je n'ai plus besoin de vivre.

.....  
La grande chaleur du jour était passée.

On quitta le salon et on se rendit, par groupes, sous les épais et frais ombrages du parc.

Claire avait pris le bras d'Edouard et, seuls dans une allée, ils parlaient de leur avenir, des félicités qui leur étaient promises.

M. Darimon vint les retrouver.

— Oh ! si je vous gêne, leur dit-il en souriant, je disparaîs à l'instant.

— Vous savez bien, mon cher tuteur, répondit la jeune fille, que vous pouvez entendre tout ce que nous disons. A propos, n'avez-vous pas reçu ce matin une lettre de Poitiers ?

— Oui, une lettre de M. Vaugusson, qui me donne des nouvelles de M. et Mme de Linois et de leur fils.

Que sont devenus les soi-disant comte et comtesse de Linois ? Nul ne peut le dire.

On sait seulement que la fautive comtesse a pris, à Poitiers, le train se dirigeant sur Paris. Elle était seule.

Par où le faux comte de Linois a-t-il passé et où est-il allé ? Mystère !

Voilà, ma chère pupille, les nouvelles du jour.

— C'est triste, dit Edouard.



Et le vieillard s'éloigna en hochant la tête et en frappant sur sa tabatière.

\* \* \*

Ainsi qu'il l'avait promis, André revint à Bresle le vendredi avant midi. Il annonça tristement la mort du comte de Rosamont, et quand il put se trouver un instant seul avec sa mère, ce fut en pleurant qu'il lui raconta ce qui s'était passé entre le comte et lui.

Le lendemain, les jeunes époux reçurent la bénédiction nuptiale en présence d'une nombreuse assistance où l'on remarquait des sénateurs, des députés et les personnages les plus importants du département.

Il y eut le soir, au château, un dîner de cent cinquante couverts.

On ne dansa point, les violons avaient été décommandés.

La mort du comte de Rosamont était un véritable deuil de famille.

Le dimanche, à onze heures, eurent lieu les obsèques de l'ancien diplomate.

Mme Clavière, André et sa jeune femme, M. et Mme Beau-grand, Edouard et Claire y assistèrent.

\* \* \*

Quinze jours plus tard, nous retrouvons tous nos amis réunis à Grisolles.

Edouard Lebel et Claire Dubessy viennent d'être unis.

A cette occasion, l'excellent M. Logerot a prononcé un magnifique discours sur le bonheur dans le mariage, en faisant un touchant tableau de toutes les joies de la famille.

Au château de Grisolles comme à celui de Bresle, les invités sont nombreux ; mais on ne danse pas. On pense au comte de Rosamont, le deuil est dans les cœurs.

Au village, en revanche, on s'en donne à cœur-joie. On danse sur la place publique, on tire des feux d'artifice, on allume des feux de Bengale, et de tous les côtés retentissent ces cris mille fois répétés :

« Vive la féo du château ! Vive monsieur Lebel ! »

Les fêtes durèrent huit jours à Grisolles.

Et quand le calme fut revenu dans la commune et que les habitants eurent repris leurs habitudes journalières, Edouard et Claire, André et Henriette, un matin, quittèrent le château. Ils allaient faire ensemble leur voyage de noces en Italie.

— C'est en Italie que je désire aller, avait dit Claire ; je veux visiter ce beau pays que mon mari aime, ces villes aux palais de marbre où Edouard a admiré et étudié la peinture des grands maîtres de l'école italienne.

FIN DE LA QUATORZIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE.

## SERGE PANINE

Un roman couronné par l'Académie française est nécessairement une œuvre remarquable, qui se recommande à l'attention du public. Tel est le mérite de ce feuilleton émouvant que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera la semaine prochaine. « SERGE PANINE », tel est le nom de ce roman, est dû à la plume élégante de Georges Ohnet, qui est un des plus célèbres littérateurs de cette fin de siècle. C'est une histoire de la vie réelle qui se passe dans les circonstances les plus dramatiques. Le lecteur se trouve en face de scènes terrifiantes qui produisent de fortes émotions. Le tout est raconté dans ce style charmant qui caractérise les ouvrages du grand romancier. Ce feuilleton ne comprendra que trois numéros de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS. Dorénavant nous ne publierons que des romans très courts, variant de un à trois numéros. « SERGE PANINE » est destiné à avoir un grand succès.

# LA BLOUSE

NOUVELLE

— Expliquons nous, mon cher lieutenant, dit le notaire, vous commettez une formidable confusion, vous confondez votre père avec votre mère : veuillez relire une fois encore ces actes de décès, vous vous convaincrez de l'anachronisme de vos souvenirs.

— Mon cher maître Rudoit, répondit le lieutenant de chasseurs, mes souvenirs sont précis, je les confirme. Votre insistance va faire croire à Mlle Félicienne que je suis gâteux, ce qui à vingt six ans serait, daignez en convenir, fort triste pour moi et désobligeant pour mon régiment.

— Pourtant, ces actes...

— Je vous le réitère. C'est ma mère qui est décédée en 1864, je n'avais alors que deux ans ; et c'est mon père qui est mort en 1876, j'avais quatorze ans, je le vois encore.

— Votre père le maçon, dit la fiancée en jetant sur le lieutenant un regard approbateur.

— Oui, mon père le maçon, répliqua vertement le lieutenant, le simple maçon qui s'est tué en tombant d'un échafaudage, le simple maçon dont le fils sort de Saint-Cyr, alors que vous, mon jeune ami, vous venez d'échouer à l'examen d'entrée.

— Attrape, mon frère, dit la fiancée en jetant sur le lieutenant un regard approbateur.

— Tu oublies, mon enfant, dit le père du bêcheur, que je suis le fils d'un simple ingénieur.

On a deviné que nos personnages sont réunis pour la rédaction d'un contrat de mariage ; en effet, ce contrat s'élabore à Versailles en 1888, au premier étage d'une vieille maison du boulevard de la Reine.

— C'est bien étrange, murmura le notaire, dont les yeux scrutaient pour la centième fois les deux actes de décès ; il y a bien ici Léonard Blanchot décédé le 14 avril 1864 à Paris, et là, Marguerite Lacouture, veuve Blanchot, décédée à Suresnes le 3 septembre 1876.

— C'est l'inverse, vous dis je, répondit avec humeur Jean Blanchot.

— Depuis que j'exerce, reprit avec non moins d'humeur le notaire, je n'ai jamais eu à constater, comme dans l'espèce, deux erreurs compensatrices : il faudrait admettre qu'à la mairie de Paris on eût pris le mari pour la veuve et à celle de Suresnes, l'épouse pour le veuf. Veuillez, monsieur Blanchot, mettre en harmonie ces pièces et vos souvenirs, après quoi, si tel est votre bon plaisir, comme disaient les tyrans, votre serviteur se fera un devoir de revenir.

Sur ce, maître Rudoit rassembla ses papiers, les fourra dans sa serviette, saisit son chapeau, salua, et se retira fort nerveux.

— Après ce départ, le lieutenant dit :

— Excusez-moi, mademoiselle ; pardonnez-moi, mes chers amis, cet incident, je n'en suis pas l'auteur. L'anomalie me frappe, moi aussi ; toutefois, on m'accordera bien de certifier que c'est mon père qui est mort en 1876. J'étais en pension à Saint-Cloud lors de son décès, l'on m'a soustrait au douloureux spectacle de son enterrement, mais, quelques jours auparavant, un dimanche, j'avais, suivant l'habitude, passé joyeusement la journée avec lui.

— Au surplus, je cours auprès de ma tante lui soumettre ces erreurs d'état civil ; c'est elle qui, pendant que j'étais aux grandes manœuvres, a eu la bonté de rassembler mes papiers, mais elle est infirme, vous le savez, sans quoi elle serait ici avec nous, et alors elle a chargé sa gouvernante de toutes les démarches.

Le jeune lieutenant prit galamment congé de Mlle Félicienne et se hâta d'aller à Paris.



## II

La tante était étendue sur son fauteuil d'infirme.

—Tu es parti si précipitamment l'autre jour, mon cher enfant, dit-elle, que je n'ai pu te prémuir contre l'incident, sache donc ceci : les papiers sont exacts, je les avais lus.

—Tu n'as pas vérifié les dates, bonne tante, sans cela...

—Si fait. Je suis la sœur de ta mère, je te parle donc en parfaite connaissance de la situation. Ecoute-moi. J'ai eu la joie, tu le sais, de revenir de Lima au moment où tu allais avoir besoin de moi pour achever tes études, si gentiment commencées, si dignement achevées. Je n'ai fait en cela, que continuer l'œuvre touchante mise en train par l'être chéri que tu crois être ton père.

—Que je crois être mon père !

—Oui.

L'excellente femme s'attendrit, l'officier l'embrassa.

—Oh ! continue, bonne tante, quel mystère !

—C'est tout un roman, mon cher enfant, mais un roman sombre, bien pénible. Je n'aurais pas la force de te le raconter ; un autre que moi l'a écrit, un voisin, témoin de la tendresse et de l'abnégation qui t'ont protégé et que tu as, j'ai plaisir à le redire, si bien reconnues par ton travail et par ton mérite. Prends cette clé, ouvre l'armoire, tu trouveras dans le bas une petite valise en maroquin à coins d'aciers, tu me l'apporteras.

Jean Blanchot obéit.

—La valise est fermée ?

—Oui, tante.

—Tu vas l'emporter ainsi, elle est pour toi, à toi ; ce qu'elle renferme ne vaut pas cher : un mauvais et vieux chapeau mou, une blouse blanche et une cotte. Et parmi ces hardes sacrées ta main trouvera un petit cahier d'une douzaine de pages manuscrites : c'est le roman dont je te parle.

—Permetts-moi de lire tout de suite...

—Non, mon ami, fais selon mon désir, je t'en prie. Embrasse-moi, mon Jean, et retourne à Versailles ; chez toi, tu t'enfermeras et tu lirás.

## III

Comme si ces paroles eussent été un ordre militaire, le lieutenant s'y conforma à la lettre.

Arrivé dans son petit appartement d'officier, il renvoya son ordonnance qui l'attendait, s'enferma, alluma lui-même sa petite lampe, puis, sans prendre le temps de retirer son képi et son ceinturon, il se campa sur le bord d'une chaise, ouvrit la valise, saisit le manuscrit et lut avec avidité ce qui suit :

“ En 1863, quelques maçons conduisaient au Père-Lachaise le corps d'un de leurs camarades ; derrière eux marchaient deux ou trois femmes pauvrement vêtues de noir ; l'une d'elles était la veuve, jeune femme au teint hâlé, entraînant par la main ou le portant un petit garçon de deux ans.

“ Le corbillard, de la classe des pauvres, s'acheminait, balancé violemment, — irrespectueusement, — sur les ressorts que secouaient les gros pavés inégaux de la lugubre rue de la Roquette.

“—C'est drôle tout de même, dit un des maçons, que le frère de ce pauvre Blanchot ne soit pas avec nous.

“—C'est ce que je me disais, dit un autre, ils avaient pourtant l'air de bien s'aimer.

“—Blanchot n'a jamais voulu être servi par un autre compagnon que par son frère.

“—C'est pas bien au petit de ne pas être là.

“—Lorsque la mise en terre fut accomplie, les camarades abordèrent la veuve et lui proposèrent de venir, elle et ses amies, déjeuner avec eux, — pour se changer les idées, — mais la jeune femme refusa amicalement, alléguant la promesse faite aux voisins de déjeuner ensemble chez l'une d'elles.

“ Les hommes allèrent donc de leur côté.

“—As-tu remarqué, reprit l'un, combien la bourgeoise ressemble au frère de Blanchot ?

“—Eh oui, les mêmes yeux, la même voix, la même taille.

## IV

“ La remarque de ces braves gens était juste.

“ Oui, la veuve ressemblait au jeune Pierre qu'ils avaient l'habitude de voir grimper à l'échelle, une auge de plâtre sur la tête.

“ Non, il n'était pas absent à la cérémonie, ce Pierre si doucement commandé par Blanchot.

“ Car, ce frère et cette veuve étaient un seul être : la femme de Blanchot.

## V

“ Les époux Blanchot, tous deux enfants du laborieux Limousin, lui maçon, elle renasseuse, travaillaient à Paris. Lorsqu'elle se vit mère d'un beau petit enfant, elle se dit qu'il vaudrait mieux gagner trois francs que trente-cinq sous, surtout si l'on voulait que le petit Jean ne fût pas maçon, qu'il ne s'aveuglât pas en plein soleil en face de l'insupportable éclat du plâtre, qu'il n'exposât pas sa vie en courant sur les frêles échafaudages. Elle proposa à Blanchot de le servir dans son périlleux métier ; Blanchot refusa, elle insista. On pourrait toujours essayer, dit-elle avec son habileté de femme ; on prendrait résolument la blouse et la cotte ; trois et cinq font huit, avec huit francs par jour, on aurait les moyens, dans quelques années, d'envoyer en pension le petit Jean, on en ferait plus tard un monsieur : ambition tenace de mère.

“ Attaqué à la fois dans son amour paternel et dans son affection conjugale, Blanchot céda. Il ne s'agissait, d'ailleurs que d'un essai.

“ Sous les rudes plis de la blouse blanche, sous le hâle du plein air, sous la moucheture et le fard du plâtre, sous le chapeau d'homme couvrant une chevelure coupée rase, le sexe de cette mère héroïque disparut.

“ L'épreuve fut concluante, dans le sens désiré ; ce soi-disant jeune frère fut accepté comme tel par les camarades.

“ Deux années de cette association venaient de s'écouler, joyeuses par l'espoir du résultat, par l'audace de l'entreprise.

“ Blanchot meurt.

## VI

“ Le mari est mort, mais l'enfant est vivant, le petit Jean sourit au soleil, il demande des jouets et une tartine.

“ On connaît le métier de maçon à présent, on a observé, retenu. Impossible de servir un autre que son mari, impossible de retomber dans un salaire de trente-cinq sous. Que deviendrait l'enfant ! On ira place de Grève se faire embaucher, on gagnera cinq francs, peut-être cinq francs cinquante, on sera économe, et Jean ira quand même en pension. On ne quittera plus les vêtements masculins ; pour tout le monde on sera un homme, pour le petit Jean surtout par qui on se fera appeler “ papa ”. Il en aura pris vite l'habitude.

“ Ce plan conçu par le plus immense amour maternel, a subsisté dix ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où la langue infernale d'une commère l'a anéanti. En effet, une ancienne voisine de Marguerite Blanchot, de celles qu'on avait vues à l'enterrement, était venue habiter Suresnes où la veuve Blanchot bâtissait une villa rue de la Cerisaie, en compagnie de trois autres maçons.

“ Une femme maçon, une femme passant pour un homme constituait une curiosité sociale, piquante à divulguer. Marguerite supplia sa voisine de se taire. On le promit, on le jura. Cependant, ce que l'on ne gardait qu'en vertu d'un serment pouvait être confié moyennant décharge d'un autre serment. La voisine communiqua donc le secret à une autre commère, laquelle le colporta à son tour sous les mêmes conditions.

“ La ponce, qui écoute aux portes, ne tard pas à inscrire le cas dans ses rapports.

"Marguerite Blanchot fut mandée à la Préfecture de police.

"Un monsieur, très solennel, fit savoir à la vaillante femme qu'une ordonnance de police interdit le travestissement en dehors du carnaval.

"—C'est mon pain que vous voulez me retirer, répondit à l'employé la pauvre femme émue, atterrée, inquiète; je n'ai pas d'autre profession, et quand j'en aurais une, qu'est-ce qu'un métier de femme? on meurt de faim. J'ai un enfant de quatorze ans, je gagne cinq francs dix sous, avec cela, je me nourris et je paie la pension de mon garçon.

"—Vous avez un enfant en pension?

"—Oui, monsieur, à Saint-Cloud, et qui apprend bien, je vous l'assure, c'est le premier élève, il apprend le latin dans ce moment-ci.

"—Vous avez un fils qui apprend le latin! dit le bureaucrate dont le visage s'enlaidit sous un rictus jaloux, pendant que ses yeux sotttement narquois toisaient effrontément cette ouvrière, superbe de fierté dans les plis grossiers de sa blouse.

"—Oui, monsieur.

"—C'est votre paie qui subvient à tous ces frais?

"—Mais oui, monsieur, je ne dépense rien pour moi.

"L'employé punctua cette déclaration par un hideux sourire qui signifiait : allons donc!

"—Je veux bien vous croire, dit-il, mais il faut demander à M. le Préfet l'autorisation de vous promener ainsi déguisée; en attendant, hâtez-vous de reprendre les vêtements du beau sexe si vous ne voulez pas que je vous envoie les gendarmes.

"—Les gendarmes! A moi! Savez-vous que vous me parlez comme à une voleuse! Est-ce que vous êtes payé pour m'injurier! Des gendarmes! Vous me faites perdre une journée de salaire pour me dire cela! Des gendarmes! Si j'étais bien attifée, vous n'oseriez pas me parler comme cela, vous auriez déjà retiré votre cigarette de la bouche. Des gendarmes! A moi! Ce n'est pas une demande d'autorisation que je vais envoyer à votre préfet, c'est une plainte contre vous. Des gendarmes!

"Marguerite Blanchot sortit du bureau indignée, furieuse, aveuglée par la colère impuissante. "Des gendarmes! A moi!" se répétait-elle en arpentant le dédale des couloirs de la Préfecture de police.

"Elle regagna Suresnes à pied.

"Sa voisine lui désigna quelqu'un qui rédigerait la demande. Quant à sa plainte, Marguerite Blanchot n'y songeait plus, l'intention de la faire était tombée à la pensée que le bureaucrate était peut-être père de famille.

"La demande écrite, elle courut la jeter à la poste, acte qui lui fit du bien au cœur; elle ne doutait pas du succès. Le Préfet devait avoir des entrailles, lui, il ne tuerait pas d'un coup de plume distrahit la mère et le fils, si heureux tous deux dans leur obscure honnêteté, sous la caresse de l'espérance.

"Elle rentra dans sa mansarde de la ruelle du Puits-d'Amour, se coucha et s'endormit souriant à la chère image de son petit Jean, bientôt un homme, qui, là bas, travaillait si bien; le sommeil n'osa pas effacer de sa bouche les infinis baisers destinés à l'enfant.

## VII

"Le lendemain matin, à six heures, Marguerite Blanchot reprenait son travail. Perchée sur son haut échafaudage, la truella en main, elle ajustait et cimentait des briques. Rien de changé dans son costume masculin. Pour ses compagnons, elle était toujours un homme, un homme qu'ils avaient surnommé *la demoiselle* à cause de sa voix fine et de son absence de barbe, mais un homme.

"A quiconque s'étonnerait du fait, nous rappellerions que la première femme décorée de la Légion d'honneur, Virginie Ghesquière, était soldat. On n'eut connaissance de son sexe que le jour où, blessée, elle dut être déshabillée.

"Il existe d'autres exemples : passons.

"Marguerite maçonnait donc avec une ardeur gaie, lorsque deux gendarmes, revenant d'une tournée, s'arrêtèrent un instant pour examiner, en simples flâneurs, les progrès de la construction.

"Leur apparition fit grand mal à Marguerite.

"Son imagination se déchaîna, elle vit aussitôt son arrestation effectuée, son salaire suspendu, la prison ouverte, son petit Jean chassé de sa pension. Tremblante, mais fascinée par les ceinturons jaunes, elle atteinait, pour les mieux voir, l'extrémité des planches, elle se pencha, sous ses pieds une planche bascula, ses mains cherchèrent à s'accrocher au dernier mât, mais trop petites, elles glissèrent. La malheureuse tomba de la hauteur d'un troisième étage sur les lances d'une grille; son corps demeura fixé sur les pointes dont l'une, entré par un œil, lui ouvrit le cerveau. L'horrible blessure supprima le martyre en lui donnant, à titre de grâce suprême, la mort instantanée.

"Les gendarmes s'empressèrent d'apporter leurs secours désormais inutiles, ils retirèrent avec d'extrêmes ménagements ce pauvre corps pantelant.

## VIII

"La mort tragique de la femme-maçon révolutionna tout Suresnes, et tout Suresnes suivit son corps au cimetière.

"Le propriétaire de la villa, nouveau venu dans la localité, jugea opportune l'occasion de s'y gagner des sympathies: il prit à sa charge les frais de la cérémonie funèbre. De plus, il recommanda qu'on laissât en paix, jusqu'à nouvel ordre, l'enfant à sa pension. Soit heureux, car, en cet instant si critique pour le petit Blanchot, la sœur de Marguerite revenait de Lima, veuve elle aussi, mais enrichie.

## IX

"Le cœur de cette sœur était digne de celui de Marguerite. En effet, elle se rendit tout de suite à Saint-Cloud, auprès de ce neveu inconnu. Le chef de l'institution lui présenta un gentil garçon de quatorze ans, de mine éveillée, intelligente et douce, dont les premières paroles furent dites pour s'enquérir de la raison qui avait empêché son père de venir le chercher dimanche.

"Elle eut ensuite la joie d'entendre l'instituteur faire de Jean Blanchot un éloge *pensé*: il serait la gloire de l'institution, il serait l'élève que l'on citerait aux familles. Pronostic qui s'est réalisé, car, grâce aux nouveaux soins donnés par sa tante, Jean Blanchot, vient, au moment où nous terminerons ce récit, d'entrer à l'école de Saint-Cyr."

## X

Jean Blanchot avait plutôt dévoré ces pages qu'il ne les avait lues.

"Quoi! s'écria-t-il, cet homme si bon, ce père... était ma mère... et je ne l'ai point deviné!

"En effet, ces baisers prolongés, ces caresses si fréquentes, ces élans de tendresse ne pouvaient éclore que sur les lèvres d'une mère... Cette voix aux finales si touchantes... ce visage imberbe... et je ne l'ai pas su voir!... C'était toi! ma bien-aimée mère, c'était toi sous cet accoutrement grossier; tu avais pour moi, abdiqué tes privilèges de femme..., pour moi, tes chères petites mains se sont meurtries à ce rude métier, et tu es morte, morte si horriblement, assassinée par ton cœur!

Le lieutenant tendit la main vers la valise, puis, avec sa solennité du prêtre à l'hôtel, il en retira le mauvais chapeau, la blouse ensuite; il la déploya lentement, et alors, les trous produits par les flèches de la grille lui apparurent bordés de sang. Son cœur se serra douloureusement, et un flot de larmes jaillit de ses yeux.

"Ma mère, ma mère, s'écria-t-il comme en une prière et dans le ton d'un infini regret, ma mère chérie! Et il la revit. Il se mit à genoux au pied de cette vision adorée. Combien je t'embrasserais! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais ma mère?... Pourquoi es-tu morte?... Pourquoi ton martyre?... Pourquoi n'es-tu pas ici, vivante? Est-il vrai que tu sois morte?

On frappa.

— C'est toi, oui, viens, mère chérie.

Il se précipita vers la porte. C'était un soldat, son ordonnance.

— Je n'ai besoin de rien, mon ami, retire-toi.

Mon lieutenant, c'est qu'on vient de la part de mademoiselle et de monsieur son père savoir pourquoi vous ne venez pas dîner, on vous attend depuis une demi-heure.

— Je ne me marie pas, je ne me marie plus, va-t'en, dis que je suis malade, qu'on me laisse tranquille.

— Oui, mon lieutenant.

Jean Blanchot reforma la porte.

— Je serais ridicule maintenant aux yeux de ces bourgeois impitoyables : fils d'une femme maçon, ils en riraient pendant un an.

Et le jeune officier se replongea avec délices dans ses souvenirs cruels.

— Quand tu venais le dimanche, pensa-t-il, me chercher pour déjeuner tous les deux au bord de l'eau, et aller ensuite nous promener dans les belles avenues du bois de Ville-d'Avray, j'étais bien heureux, nous jouions ensemble au ballon, au cerceau... tous ces jouets, tu les payais avec ton pauvre petit salaire, je t'en demandais toujours, et toujours tu m'en achetais. Que gardais-tu donc pour toi, pour t'acheter de la toilette... de la toilette ! Quelle ironie ! Et pourtant tu étais femme, et jeune encore. Oh ! que tu devais m'aimer !

« L'affreux souvenir qui me torture l'âme en ce moment... oui, je me le rappelle... un jour, nous rencontrâmes un camarade de la pension, il était avec ses parents, qui étaient bien mis... j'eus honte de toi... je me sentis rougir de donner la main à un maçon en blouse... je retirai ma main de la tienne... oui, j'ai fait cela... je m'isolai... tu ne compris pas ce manège... eh ! n'est-ce pas, tu n'as pas compris... ton cœur aveugle n'a pas dû comprendre... »

On sonna.

Cette fois, c'était le frère de sa fiancée.

— Eh bien ! mon cher lieutenant, qu'avez-vous donc ?

— Rien, quelques étourdissements, un peu de grippe.

Apercevant la blouse et le mauvais chapeau, le jeune homme se mit à rire et à dire :

Que diable faites vous donc tout seul en tête en tête avec ces saloperies-là ?

— Ne touche pas à cela, idiot, ou je t'écrase comme un rat.

La main du lieutenant, transformée en étau, étreignait le poignet du jeune homme et l'entraîna dans une pirouette rapide hors de la chambre.

— Va donc apprendre l'orthographe, fruit sec.

## XI

Abasourdi, le jeune Rodolphe courut chez lui annoncer que le lieutenant était devenu fou.

— Mais alors, dit Mlle Félicienne, il ne faut pas le laisser seul, il faut au contraire lui porter secours. Venez-vous, mon père ?

Le père et la fille partirent aussitôt.

— M. Blanchot n'est pas de ceux qui deviennent fous, dit-elle à son père, chemin faisant, il aura eu quelque violente contrariété dans son escadron.

Lorsqu'ils eurent atteint le palier du petit appartement occupé par le lieutenant, le père dit à sa fille :

— N'entre pas, tiens toi ici.

— Ne suis-je pas sa fiancée ?

Fuis ce que je te dis, on ne saurait prendre trop de précautions avec les fous, je laisserai la porte entre-bâillée, tu entendras ce que nous dirons.

Il sonna.

— Ah ! c'est vous, cher monsieur, dit Jean, la lumière est faite dans mes papiers, je ne peux plus me marier, je suis ridicule, ne m'en demandez pas davantage.

— Vous ne m'aimez donc pas ? dit la jeune fille qui n'avait pu résister au désir de parler à ce jeune officier qu'elle aimait.

— Oh ! si, beaucoup, mademoiselle, mais notre union n'est plus possible, si vous saviez ! D'ailleurs, il faut que vous sachiez, vous, ce qui nous sépare. Monsieur Lefèvre, je vous en conjure, accordez-moi la grâce de rester seul un instant avec mademoiselle, entrez dans ma chambre à coucher, voici des journaux, des livres

Le père consentit, se disant qu'au cas d'un accès, il aurait le temps d'intervenir.

Aussitôt que le lieutenant se vit seul avec la jeune fille, il lui dit dans l'accent bref et heurté de la douleur contenue :

— Mademoiselle, l'être que jusqu'à l'âge de quatorze ans j'ai aimé comme mon père, — mon père le maçon, — était une femme, c'était ma mère ! Est-ce assez drôle, assez risible ! Je suis le fils d'une femme maçon ! Suis-je devenu assez grotesque ? Vous ne souriez pas ? Comment ! Vous ne souriez même pas ? Vous ne le croyez peut-être pas. Tenez, lisez, je vous en prie, ce cahier, il n'est pas volumineux, il renferme l'histoire de ma mère... tenez, voici ses vêtements... une blouse trouée... du sang... lisez, lisez.

Félicienne lut.

Pendant ce temps, l'officier, bien en face de la jeune femme, la tint sous la puissance de son regard anxieux, tenace ; il était prêt, au moindre sourire, à la moindres grimace satirique, à lui arracher le manuscrit des mains, et à la chasser.

La jeune fille lisait toujours sans broncher, rapidement, avec intérêt. Lorsque ses yeux eurent atteint le passage relatif à la mort de Marguerite, elle fit un soubresaut et une larme lente coula de sa joue sur la page.

Jean alors, subitement ivre de joie, fondit sur sa fiancée avec la foi impétueuse d'une âme qui se sent aimée.

— C'est affreux ! dit-il.

Elle ne répondit pas et acheva la lecture.

— C'est, dit-elle, à cause de la révélation de ce secret que vous ne voulez plus vous marier avec moi ? Quelle opinion avez-vous donc de mon cœur ? Le fils d'une telle femme doit être le premier des hommes.

— Vous êtes bonne, Félicienne.

— Non, je juge en épouse égoïste ; j'estime qu'une femme qui, comme moi, rêve de trouver le bonheur dans le mariage, serait heureuse de vous avoir rencontré sur sa route. Je ne devrais pas vous dire cela.

— Oh ! si, Félicienne, et je vous aime maintenant depuis une minute, pardonnez-moi d'avoir douté de vous, ayez pitié de mon trouble, songez à ce que je viens d'apprendre, je vous aime, je vous aimerai jusqu'à la mort, si vous le voulez.

Les deux jeunes têtes se rapprochèrent. Un long et chaste baiser scella leur serment d'amour.

Félicienne alla vers la chambre dans laquelle se tenait son père

— Vous pouvez entrer, père. Tiens, il était endormi ! Etais-je assez mal gardée !

## XII

Quelques jours après cette scène décisive, on se réunissait de nouveau pour la rédaction du contrat. A l'énumération des détails de la dot, le père dit au notaire :

— Veuillez ajouter : plus une villa sise à Suresnes, rue de la Cerisaie, No. 1, cadeau de ma fille.

— Mon père, le cadeau est de vous.

Le lieutenant, fort ému, balbutia :

— La villa où ma mère est...

— Oui, répondit la fiancée, enveloppant son affirmation dans un regard pétillant de triomphe.

Le frère de Félicienne s'approcha, respectueusement du lieutenant et lui dit en lui tendant la main :

— Je vous demande pardon, lieutenant, ma sœur m'a tout dit, tout fait comprendre, je suis jeune, mais je suis votre ami.

— Tu es m.eux que cela, Rodolphe, tu es le frère de ma femme.

# MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album, Exposition, 10 morceaux 75c.

## ROMANCES

- La Fée des Faux, L. Gastinel 40c.
- Poésies de Lamartino, L. Barroilhot 60
- Heures de Rêverie, L. Gastinel 60

## CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

- Il était là, J. Poniatowski
- Portrait, M. de Barrival
- Paquerotte, C. Michaud
- La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
- Goutte de Rosée, A. Boieldieu
- Chansons du mois de Mai, Emile Durand
- L'Alcyon, Victor Massé
- Le Jeune Poète, A. de Longperior
- La Louange de Sylvie, Emile Durand
- Reines des Fleurs, A. Reichardt
- L'Etoile du Matin, P. Soulté
- Le Vieux Chér, F. Godefroid
- Doux Rêve, D. F. E. Auber
- Le Rêve Etoilé, Emile Durand
- Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
- Le Régiment qui Passe, A. Poulhiés
- Un Rêve de Carnaval, V. Mela
- La Jonque des Amants, A. Gouzien
- Nanetto, Victor Massé
- Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
- Chanson de la Révénse, A. Kottenus
- Chanson Gaélique, Sir Walter Scott
- Suzanne, Victor Massé
- Aubade, Victor Hugo
- Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
- Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
- Chemin Faisant, E. Boulanger
- La Belle Toscane, L. Gordiniani
- Un Premier Amour, F. Bérat
- Le Reveil de l'Italie, T. Ritici
- La Pauvre Marie, A. Hebler
- Mandolino, Victor Massé
- L'Espagnol de la Rue Bréca, J. P. Christmann
- Frère et Sœur, Henri Pottier
- La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
- O Salutaris, A. de L. Grimoard
- 6 Mélodies, C. M. de Weber.
- Le Palanquin, Emile Durand
- Une Nuit de Mai, J. J. Masset

## CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fanfrélucho, L. Serpette
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dieu, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Caréme et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mine, G. Chidono

## MENUETS

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lelièvre... 20c.
- Menuet Favori, par Mozart 20
- Célèbre Menuet, par Boccherini 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach 10
- Petit Menuet, Julie Amotony 15
- Menuet sentimental, Chas. Neustedt 20
- Menuet Favori, E. Nollé 20

## MARCHES

- Petite marche Fantaisiste, par René Lelièvre 15c.
- Marche Funèbre, par Chopin 25
- Bagnatelles, par Mathieu-Minlangis 20
- La Marche du Régiment, Carman 15
- Marche Funèbre, Chopin 20
- Défilé de Cavalier, par G. Micheuz 25

## GALOPS

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet 25c
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon 25

## VALES

- Valses Célèbres, par Beethoven 35c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès 15
- Edison, par A. de la Gravelléro 30
- Eiffel, par Jules Vasseur 25
- Valso Caprice, Marius Carman 20
- Valso No. 1, F. Chopin 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler 20
- Yvonne, par G. Micheuz 25
- L'Esquif, par Flamminio 25
- Valso Célèbre, par F. Chopin 30
- Les Mimosas, (valso de salon) par E. Bonnaud 35
- Souvenir du Prater, (Valso viennoise) par B. T. Missler 35
- Flots argentés, (Grande valso) par A. Coodés 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy 35
- Rêve d'Azur, par Gustavo David 35
- Ciel Etoilé, par Gustavo David 35
- Poésies des Belles Personnes, par Alfred Guillot 35
- Feuilles d'Automne, (Valso brillante) par Arthur David 35
- L'Éclat de rire " " par Anatole Lantelmo 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard 35
- Gitana, (Valso Espagnole) par Richard Céré 35
- Flour de Neige, par Noël Stalars 35
- Algérie, (grande valso de salon) par E. Daniel 40
- Solidarité, par E. Deransart 40
- Perle d'Asie, par P. Rupés 50

## POLKA

- Victoria, par Louise Springael 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss 25
- Le Pays des Fées, par G. Florentino 25
- Pantins et Ficelles, par Ch. Merolly 20
- Risette, par P. D. Peters 25
- Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux 15
- Bébé Polka, par L. Barinçon 15
- Allée de par J. Desmarquoy 25
- Polka des Chiens, par F. Léon 25
- Sens Dessus Dessous, par C. Fagès 25
- Polka des Étoiles, par P. Sauvères 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack 30
- Polka Marche, par P. Fauchey 30
- Patati-Patata, par C. Fagès 35
- Polka des Zèbres, par Flamminio 35
- Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler 40

## QUADRILLES

- Les Lanciers, (de vrai quadrille) par G. Fongier 25c
- Les Femmes du Paul du Kock, (brillant) par Léon Duill 25
- Saut-Mouton, (brillant) par C. Meyer 25
- La chasso au Mari, par Flamminio 25

## MAZURKA

- Helena, par E. Provincelli 25c
- Célèbre Mazurka, par Chopin 25
- Première Mazurka de Salon, par M. Jallion 30
- Volupté, par F. Poncet 30

## POLKA - MAZURKA

- Loup y est tu, par A. de Vorville 20c.
- Alsace Lorraine, par Emile Dameron 25
- Brin d'herbe, par J. Demarquoy 25
- L'Indiscrète, par Gustave David 35
- Miss Mary, par E. Daniel 35

## WALTZES

- Cagliostro, Straus 20c.
- Vienna Children, Straus 20
- Boccaccio, Suppé 10
- Flowers of Spring, Reissiger 10
- Peri, C. d'Albert 10
- Estimation, Léon 10
- Lallah, Amanda Kennedy 10
- Little Daisy, Richard Stahl 10

## POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruendler

## SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

## MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

- Espanola, par A. Decq 20c.
- Heures de Solitude, par A. Mancau 10
- Rondo, par Mozart 20
- Prélude, par Georges Zlato 15
- La Pyrrhique, par G. Schmitt 20
- Gavotte, par Bach 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Roscini 20
- Ballet, par Gluck 10
- Scherzo, par Beethoven 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven 30
- Barcarolle, par Mendelssohn 20
- Caquetage, par E. Cazanouvo 35
- 2de Polonaise, par F. Guzman 50
- Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo 35
- Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn 30
- Les Jeunes Athoniennes, par Sacchini 15
- Saute ma Gazelle, par Henry Duvernoy 20
- Sérénade, par Schubert 20
- La Truite 20
- L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq 35
- Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyberg 40
- Pastorale, par Georges Schnutt 25
- 5mo Nocturne, par Field 20
- Sérénade du Don Juan, par Mozart 20
- 5mo Nocturne, par Chopin 25
- Aubade, par Schubert 20
- 3mo Polonaise, par Chopin 25
- Prem or Prélude, par Bach 25
- Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini 25
- Vieille Chanson, par Ch. Neustedt 25
- Appassionata, par Julien Quignard 35
- Castor et Pollux, par Rameau 10
- 2mo Nocturne, par Chopin 25
- Romance sans Paroles, par L. Ratz 25
- Le Polichinelle, G. Garibaldi 15
- Le Tambour, " 15
- Le Fifre, " 15
- Le Pistolet, " 15
- Le Pantin, " 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman 15
- Danse du XVIIIe siècle, " 15
- Fête Bretonne, " 15
- Menuetto Capriccioso, " 15
- Scherzetto, " 15
- Feuille d'Album, Jules Schulhoff 15
- Don Juan, J. Rummel 20
- Belisario, " 20
- Flûte Enchantée, " 20
- Solitude, " 20
- Troisième Idylle, Chas. Neustedt 20
- Berceuse, J. O'Kelly 20
- L'Automne, Mce. Decourcelle 20
- Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman 20
- Dernière Pensée, par Weber 20
- Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart 25
- Prière de Moïse, par Rossini 25
- L'Adieu, par R. Schumann 25
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn 40
- Dans les Étoiles, par Ch. Lecocq 35

## DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snow
- Valso Mignonno, do
- Quadrille, do
- Soo-Saw Wattle, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, H. de Vilbao
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

## POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrbaeh
- Farowell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jowoll
- The little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jowoll
- Flourette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addie, Sampson
- The Sailor Boy, Jowoll
- Bella Bocca, Waldteufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

## QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway

**MAZURKA @ 10 CTS**

Self Reliance, E. J. Stoward

**POLKA MAZURKA @ 10 CTS**

Palmetto, Ethridge

**GALOP @ 10 CTS**Morea, Amanda Kennedy  
Dancing on Our Yacht, Peller  
Galop, E. Audran  
Light Baggage, Plofko  
Cambridge Protty Girls, J. J. Sawyer**FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS**A Strange Country, G. Lango  
Seashore Dreams, Wolff  
Carnation, H. Lichner  
Chimes of Normandy, Young  
Organ Voluntary, Hink  
Caprice de Gregh, (Gavotte) Lou Dinsmore  
Framorol, Shumann  
Holiday Morning, Hitz  
Lehengerin, Leybach  
Mexican Serenade, Otto Langoy  
Pizzicati from Sylvia, Leo Delibes  
The Maid from the Highlands, Lango  
Cantor, Heller  
Last Rose of Summer, G. E. Jackson  
Only in Fun, Morley**MARCHES @ 10 CTS**Amazon, Michaelis  
Funeral March, T. H. Klein  
Sullivan's Grand March, BowenStrogoff, M. Strogoff  
Wedding, Mendelssohn  
White Elephant, J. W. Wheeler  
Watch on the Rhine, Horman  
Fatinitza, Suppo  
Foufela, do  
Minnehaha, F. A. Jewell  
Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson  
Janson, Amanda Kennedy  
Jumbo, V. D. Dygert  
Jolly Tar, Moul  
Beggar Student, C. Millocker**CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS**Thou art gone from my gaze, by G. Linley  
The Blue and the Gray, by E. M. Finch  
The Golden Shore, by A. S. Gatty  
The Robin Redbreast, by Levey  
The Dot upon the I, by J. Albert Snow  
The Bridge, by Carow  
The North Wind, by Gatty  
The Dream of a Violet, by Roeckel  
The Dear Old Farm, by N. B. Sargent  
The Man and the Bee, by C. F. Horn  
The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy  
The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz  
What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper  
When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt  
When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert  
Watchman, tell us of the Night, by Gounod  
Annie O' the Banks O'Deo, by S. Glover  
You never miss the water till the well runs dry,  
A Summer Shower, by Marzials (by Howard)  
A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana  
By the Blue Sea, by Smart  
Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall  
Come Ye Disconsolate, by D. Dutton  
Call me Thine Own, by Halovy  
Cradle Song, by Mendelssohn  
A Christmas Carol, by J. H. Snow  
Coming thro' the Rye, by Scotch -  
Fading, by C. H. Gabriel  
For He's gone and married Yum-Yum  
Good Night, by Clendon  
Good bye, dear love, by Pinsuti  
Home, sweet home, by Bishop  
How are you, by J. H. Snow  
Heart Whispers, by Abt  
Home so Blest, by F. Abt  
Harp of the Winds, by Abt  
It never comes again, by R. Stahl  
I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo  
I wander'd by the Brook side, by James Hino  
Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger  
Janet's Choice, by Claribel  
Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore  
Land of Rest, by Pinsuti  
My Mind and Heart, F. Van Bock  
My love beyond the Sea, by Sullivan  
See how it Sparkles, by Lecocq  
Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.  
Sing hey, the merry Maiden and the Tar,  
Swell Song, by H. C. Talbert (by Sullivan)  
Scenes that are Brightest, by Wallace  
Remember poor Mother at Home, by J. Thornton  
Remember your Mother, by M. Hennessy  
Pity the Poor, by J. J. Sawyer  
Pity Me, by J. T. Patterson  
Out on the Rocks, by Dolby  
Oft in the Silly Night, by T. Moore  
One of the Finest, by Gus Williams  
Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan  
Other Days, by W. M. Donnelly  
Over the Garden Wall, by Harry Hunter  
Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

OHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITÉS**GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.**OCCASION I**

— A LA —

Librairie Dansereau, Belleau &amp; Cie, 516 rue Craig.

**LIVRES DE NOTES**

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

**"LE SAMEDI"**

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU &amp; CIE,

Fermiers de la circulation,

**516 RUE CRAIG, Montreal.****LE CHEMIN DES LARMES****Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant sous intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau &amp; Cie, 516 rue Craig Montréal.



**UN VRAI SUCCES.** 6

Le Rév'd. Antoine, de Refugio, Tex., écrit : " Autant que je puis le juger Je crois que le Tonic Nerveux du Père Koenig est un vrai succès. Je souffrais d'une maladie nerveuse excessivement douloureuse, et ayant fait usage du Tonic je me suis guéri, je suis bien encore comme autrefois."

CHUTE NIAGARA, ONT., 8 JANV 1889.

J'ai commencé à faire usage du Tonic Nerveux de Koenig en mai 1888. Avant de prendre cette médecine j'ai fait usage de bien d'autres remèdes \* \* \* mais je n'en éprouvais aucun bien, me sentant sans cesse fatigué mentalement et physiquement. Je n'ai pas cette sensation avec le Tonic et je suis convaincu qu'en suivant un traitement avec ce remède je trouverai bientôt la santé. J. H. SMITH.

EAST GLENNVILLE, N. Y., 16 oct. 1890.

J'ai fait usage d'une bouteille du Tonic Nerveux du Père Koenig pour étourdissement et pour maladie de tête nerveuse. Tout ce que vous réclamez de votre fameux remède a parfaitement réussi, même plus. Je souffrais depuis un bon nombre d'années.

DAME P. HANCE.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, 7 N. E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**

À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

**Grande Sensation !**

LES

**CHEVALIERS DU POIGNARD**

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**

**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

**DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,**

**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**AVIS SPECIAL**

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix. Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

**Dansoreau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.**

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Lo Banquier des Pirates, 1re série.
  - L'Archipel en feu, 2e série.
  - Tancrède de Rohan.
  - Le Petit Vieux des Batignoles.
  - La Rose Bianco, 1re série.
  - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 12e série
  - Le Pêcheur de Perles, 1re série
  - Les Frères de la Cote, 2e série
  - Los Voleurs du Chovaux, 1re série
  - La Chasse aux brigands, 2e série
  - Lo Poau Rouge, 3e série
  - Lo Crimo de Pierrefite, 1re série
  - La Révélation, 2e série
  - Colomba 1re série
  - La Vongoaco Corse, 2e série
  - Lo Fou Yegof, 1re série
  - L'Invasion, 3e série
  - Le combat de Falkenstein, 3e série
  - L'Honnête Criminel
  - Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série
  - Bon sang ne peut mentir, 2e série
  - Valérie 3e série
  - L'Héritage Fatal; 1re série
  - Lo Tatoro, 2e série
  - La Jeune Indienne, 1re série
  - Partie pour le Canada, 2me série
  - Los Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
  - La Fille de Margared, 2e série [série]
  - Lo Diamant Caché, 1e série
  - Camille, 2e série
  - Lo Testament du Commandeur, 3e série
  - Une Famille Corse [série]
  - La mort de Pierre Duverney, 1re série
  - La Folle, 2e série
  - Lo Sacrifice de Germaine, 3e série
  - La Vengeance, 4e série
  - La Justice de Dieu, 5e série
  - Ginévra
  - La Chasse à l'Héritage, 1re série
  - Lo bal Masqué, 2e série
  - Los Deux Sœurs, 3e série
  - Lo Rouvenant, 1re série
  - Tom Sandons, 2e série
  - L'Œil de Vichnou, 3e série
  - L'homme à l'oreille cassée, 1re série
  - Lo colonel Fougas, 2e série
  - Veu de Haine, 1re série, Le Chat du bord 2e " La Brule-Gucule 3e " Philopen le Poulptcan 4e " Chouans et Républicains 5e " A coups de fusil 6e " L'Enlèvement de Jeann 7e " Kernoe 8e " A la Balonnette 9e " Le secret de Philopen 10e " Crochetout
  - Lo dernier de Trémolin
  - Lo mangour de Poudre
  - L'Assassinat de Versailles
  - Le crime de la rue St Laurent 1re partie, Lo Moutre 2e " La chasso à l'Homme 3e " L'Expiation
  - La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Évasion du Bagno 2e " Forçats et Gendarmes 3e " La mort de Rougot
  - Lo condamné à Mort, 1re partie, Lo Mort Ressuscité 2e " L'Echafaud
  - Les Ecumeurs de Rivières 1re partie, Les débuts du Bossu 2e " A la recherche de son 3e " Père et fils [Père]
  - Vingt ans à la Bastille
  - L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime 2e " Disparu 3e " Le Déctivo et 1re partie de Floréal
  - Floréal, 1re partie 2e partie, Dans les Mines 3e " La famille Charlot
  - Sans Cœur 1re série
  - La Voix Maudite, 2me série
  - Le Fou, 3ème série
  - Lo Mariage ou l'Echafaud, 1re série
  - L'Assassin de sa Femme, 2e série
  - Lo Mari empoisonné, 3e série
  - Une misérable fin, 4e série
  - Los Jeunes Filles de Paris, 1re série
  - Les Mauvaises Langues, 2e série
  - Lo Secret d'une Morte 3e série
  - Lo Cœur et l'Honneur, 1re série
  - Ivresse du Cœur, 2e série
  - Désespoir et Suicide, 3e série
  - Les Mariages d'Intérêt 1re série, Un Mariage d'Inclination 2e série, Un Duel au Mariage 3e série, Les Mariages d'Amour 4e série, Un Mariage Heureux
  - Les Deux Rivaux, 1re série
  - Deux Epreuvos, 2e série
  - Lo Mariage Rompu, 3e série
  - La belle suicidée, 4ème série
  - Lo Pardon 1re série, Los Fiancailles 2e série, Lo Devoir et l'Honneur 3e série, Los Tompètes du Cœur 4e série, Un Double Mariage
  - Graziella, 1re série
  - Uno Tombe, 2e série
  - Lo Fou par Amour
  - Les Brigands, 1re série
  - Une nuit d'angoisse, 2e série
  - La Maison du Franc, 3e série
  - Lo Beau-François, 4e série
  - Lo Loup dans la Bergerie, 5e série
  - Lo Rovanche de Vasseur, 6e série
  - Lo Vol et l'Amour, 1e série
  - L'Epreuve, 2e série
  - Lo Malfaitour, 3e série
  - Je vous tuera, 4e série
  - Vendue par son Père, 1e série
  - Les anglaises d'un Père, 2e série
  - Lo bon Ange, 3e série
  - Lo Coupable, 4e série
  - Une Révélation Fémile, 5e série
  - Un coup de théâtre, 6e série
  - Los chevaliers du couteau, 1re série
  - La lettre enchantée, 2e série
  - Un Drama dans un puits, 3e série
  - Amour! Amour! 4e série
  - Los Gueux, 5e série
  - La Fille de la Victime! 6e série
  - La Sentence, 7e série
  - Lo Légende Indienne, 1re série
  - Lo Sorcier, 2e série
  - La Vengeance d'une Femme, Deux Haines, 4e série
  - Los Deux Orphelins, 1re série
  - Los Ravisseurs, 2e série
  - Enlèvement et Duel, 3e série
  - La Frochard, 4e série
  - La Petite Aveugle, 5e série
  - Lo Mariage Forcé, 6e série
  - Lo Calvaire d'une Orpheline, 7e série
  - L'Histoire de Marianno, 8e série
  - La Prison des Fiancés, 9e série
  - L'Egoïsme du Cœur, 10e série
  - Uno Famille qui tue, 11e série
  - L'Avoué, 12e série
  - La Fin d'une Infortuné, 13e série
  - Fin d'une Misérable, 14e série
  - Amour et Bonheur, 15e série
  - Jean Loup 1e série, Jean Loup [vague] 2e série, Légende de l'homme sau- 3e série, L'Amour d'un Sauvage 4e série, L'Enfant du Malheur 5e série, Deux Larmes 6e série, L'Oiseau Noir 7e série, Colombe et Vautours 8e série, Le Commencement de la [Fin]
  - 9e série, Lo Dossier d'un Bandit
  - 10e série, Un Bouquet Fait Parlor
  - 11e série, Lo Réveil de Jeanno
  - 12e série, Lo Rondet-Vous
  - 13e série, La Mémoire du Cœur
  - 14e série, Ituse contre It. 15e série, Lo Triomphe de la Ca- [Roman]
  - 16e série, L'Argent n'est Rien
  - 17e série, Les yeux d'une Femme
  - 18e série, Lo Mort Vivant
  - 19e série, Vengeance de Fomme
  - 20e série, Lo Vrai Chatiment
  - 21e série, La Belle Dvorah
  - La Dame en Noir 1e série, La Dame en Noir 2e série, La Provocation 3e série, Uno Page d'Amour 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant 5e série, L'Enfant Retrouvé 6e série, Amis et Rivaux 7e série, Lo Itavoi d'une Volonté 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire]
  - 9e série, Bonheur Perdu
  - 10e série, Lo Rovanche de Blanche
  - 11e série, Soldats et Bandits
  - 12e série, Boulevar d'Amour
  - 13e série, Souffrance Inconnue
  - 14e série, Rayon de Soleil.